17 NOVEMBRE 1951

N° 318 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

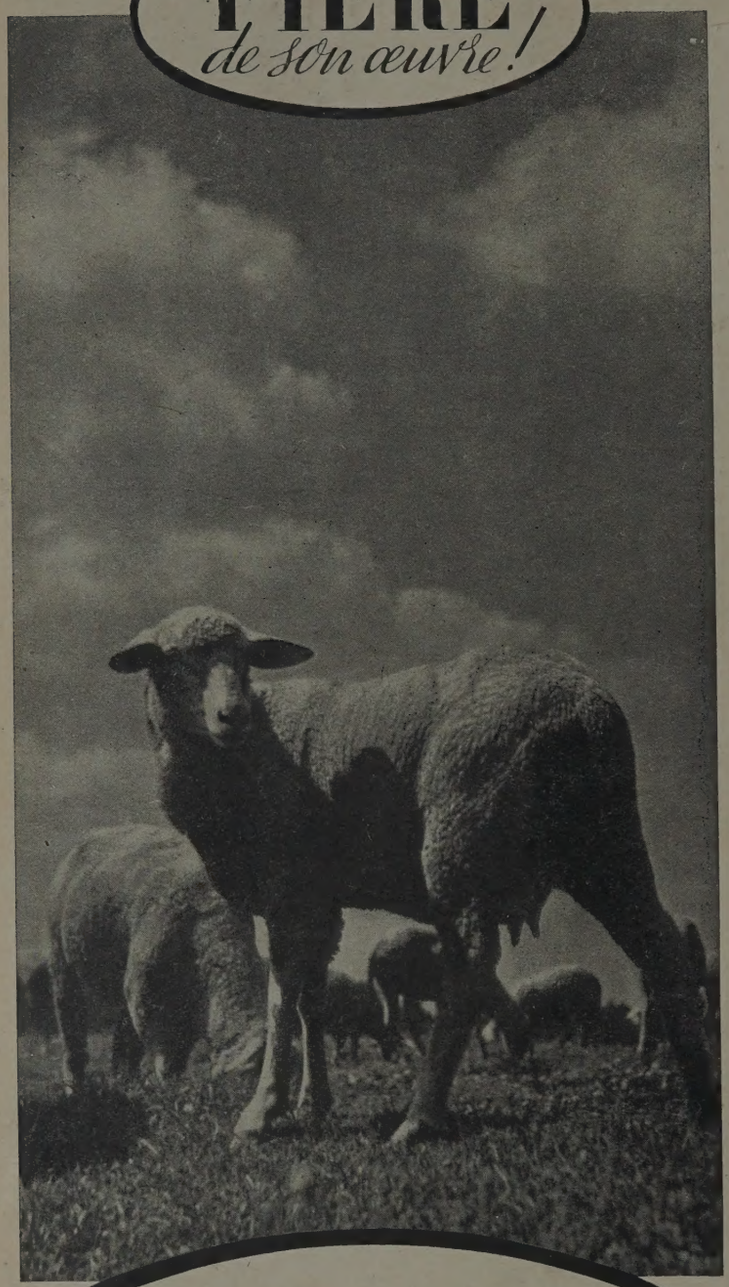
LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

11 NOVEMBRE

La France a célébré avec ferveur le 33e anniversaire de l'Armistice. Une imposante cérémonie s'est déroulée à Paris devant la statue du maréchal Foch, installée désormais à son emplacement définitif. Au premier rang des personnalités se tenait le général Weygand, qui fut le chef d'état-major du vainqueur de 1918 et qui est un des derniers survivants des signataires de l'acte qui mit fin aux hostilités. Phot. *France-Illustration* (Roger Boulet).

FIÈRE de son œuvre !



Et comment ne le serait-elle pas cette brebis du Rouergue ? C'est avec le lait des milliers de brebis qui, avant elle, ont brouté l'herbe des Causses que, depuis des siècles, les hommes fabriquent avec un soin infini, le plus renommé, le plus savoureux des fromages : le ROQUEFORT... roi des fromages.

ROQUEFORT... mille ans de prestige.

Roquefort SOCIÉTÉ... premier cru de Roquefort.

ROQUEFORT

SOCIÉTÉ

DE PLAS

Augmentez votre valeur de 100%

APPRENEZ L'ART D'ÉCRIRE

Trop de gens écrivent tant bien que mal. Vous le savez et vous avez compris qu'il ne suffit pas d'écrire comme tout le monde : vous rêvez de savoir bien rédiger et de vous exprimer brillamment. Soyez rassuré, vous pouvez y parvenir facilement quels que soient vos occupations, votre âge, votre culture.

Le Cours A.B.C. de Rédaction, par une méthode rationnelle, vous apprendra à bien rédiger, c'est-à-dire à classer vos idées, à faire un rapport ordonné ou un récit clair et à mettre ainsi de votre côté toutes les chances de réussite.

DÉVELOPPEZ VOS MOYENS D'EXPRESSION PENDANT VOS LOISIRS

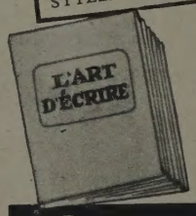
Ce Cours captivant vous permet d'étudier par correspondance, chez vous, à temps perdu, vite ou lentement selon vos possibilités. L'enseignement est entièrement personnel et les professeurs sont des écrivains connus, qui joignent à leur expérience la capacité d'enseigner. Après quelques mois, vous saurez non seulement rédiger, mais aussi user pleinement de votre personnalité, de votre intelligence, de vos connaissances, en écrivant et en parlant. Vous aurez ainsi la pleine possession de vos moyens d'expression. Et si vous envisagez de devenir écrivain, nous ferons pour vous ce que nous avons fait pour tant de nos élèves dont les œuvres sont maintenant régulièrement publiées.

IMPORTANTE RAISON POUR VOUS D'APPRENDRE A BIEN RÉDIGER

La possession d'un bon style est indispensable à quiconque veut faire son chemin dans la société, sortir du rang et s'élever parmi les hommes. On vous juge sur vos écrits qui doivent donner la mesure de votre valeur quel que soit le domaine de vos activités. Demain vous serez amené à prouver vos capacités. Préparez-vous dès aujourd'hui pour saisir vigoureusement cette chance. Votre succès dans la vie en dépend. NE RISQUEZ PAS DE TRÉBUCHER PAR LA MÉDIOCRITÉ DE VOTRE STYLE.

BROCHURE GRATUITE

Écrivez-nous maintenant pour recevoir l'exemplaire gratuit de la brochure donnant toutes informations sur l'Art d'Écrire. Vous y trouverez également des détails intéressants sur les chances qui se présentent à celui qui sait écrire. C'est peut-être pour vous le début d'une vie nouvelle, plus prospère et plus intéressante. Décidez-vous de suite à vous libérer du handicap qu'un style médiocre vous impose.



GRATUIT

COURS A.B.C. DE RÉDACTION (6.66)
12, Rue Lincoln (Champs-Élysées) PARIS (8e)

Veuillez m'envoyer gratuitement, sans engagement de ma part, votre brochure "l'Art d'Écrire"

NOM _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

ADRESSE _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

_ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _ _

"LE DIABLOTIN"

RAMONE CHIMIQUEMENT

en **5** minutes

ÉTEINT LES FEUX DE CHEMINÉE

J. LEFEBVRE

Agent général des PRODUITS ROLLET

Neuilly-sur-Seine

9 BIS, RUE DU Cdt-PILOT — Tél. : MAI. 50-20

Un merveilleux voyage à travers les régions françaises

LA FRANCE

GÉOGRAPHIE . TOURISME

*

Une description en même temps qu'une explication géographique complète et moderne des aspects multiples de notre pays : l'empreinte de l'homme sur la nature et l'apport des générations successives.

Un véritable panorama illustré des paysages et des sites incomparables de la France

*

Une importante nouveauté en deux volumes dans la

COLLECTION IN-4° LAROUSSE

Le tome premier
est mis en vente avant la fin de l'année

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Vous qui souffrez

Dès les premiers frissons...
en cas de douleurs... utilisez

LE NOUVEAU

THERMOPLASME
électrique

Calor

qui distribue en quelques secondes une chaleur révulsive et réglable. Vous en apprécierez les bienfaits et il rendra service à chacun des membres de votre famille.

En vente dans les magasins d'électricité

Calor LYON-MONPLAISIR

Les Grands Noms

de la

BOURGOGNE

BOUCHARD AINÉ & FILS, A BEAUNE

BOUCHARD PÈRE & FILS, AU CHATEAU, BEAUNE

J. FAIVELEY, A NUITS-SAINT-GEORGES

GEISWEILER & FILS, A NUITS-SAINT-GEORGES

LUPÉ-CHOLET & C^IE^, A NUITS-SAINT-GEORGES

DE MOUCHERON & C^IE^, CHATEAU DE MEURSAULT

POULET PÈRE & FILS, A BEAUNE

ANTONIN RODET, A MERCUREY

CHARLES VIÉNOT, A PREMEAUX PAR NUITS-SAINT-GEORGES

Négociants-Eleveurs en Grands Vins de Bourgogne

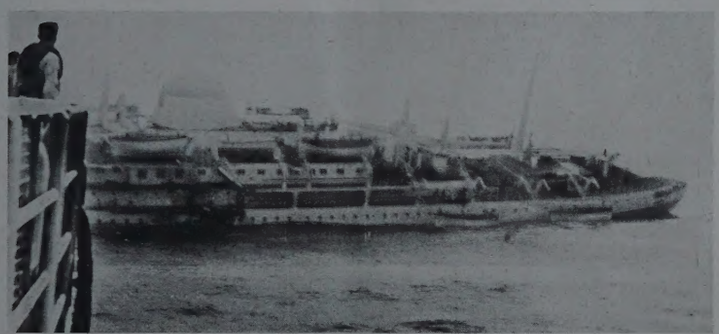
représentent des siècles de tradition
et de satisfaction

GRANDS VINS... GRANDES ANNÉES...

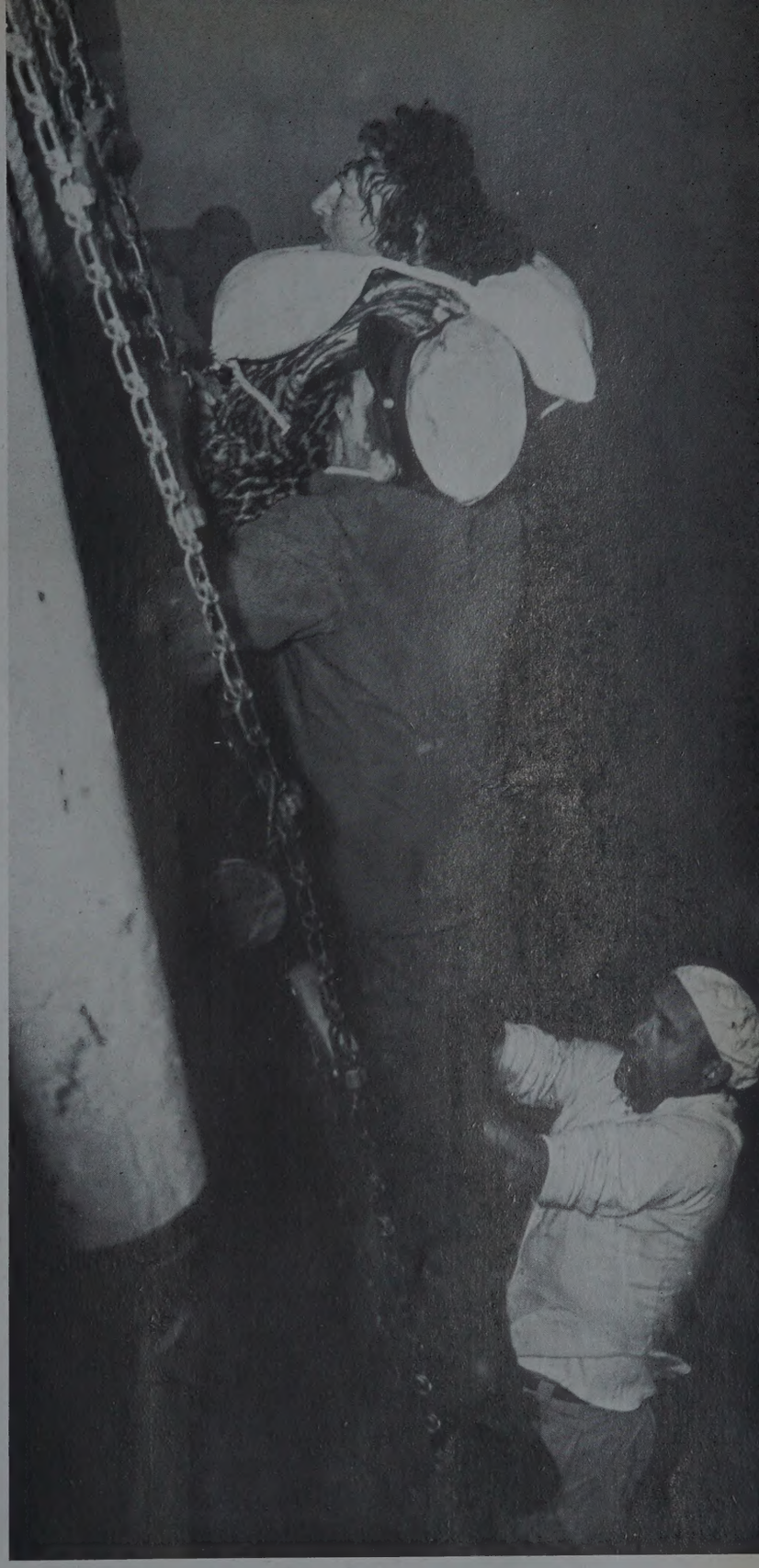
7me ANNÉE — NUMÉRO 318 17 NOVEMBRE 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

APRÈS LA COLLISION, LE TRANSPORT « GENERAL M. L. HERSEY », QUI ÉPERONNA LE « MAIPU » ET QUI FUT LUI-MÊME FORTEMENT ENDOMMAGÉ, A ÉTÉ RAMENÉ A BREMERHAVEN, OU IL SERA PROCÉDÉ AUX RÉPARATIONS.



LE « MAIPU », QUI VIENT DE DISPARAITRE, AVAIT COUTÉ 4 MILLIONS DE DOLLARS. PARMI LES PASSAGERS, TOUS SAUVÉS, FIGURAIT CETTE JEUNE DANOISE, ELISABETH EJLERSEN, QUI ÉTAIT A BORD AVEC SES PARENTS.



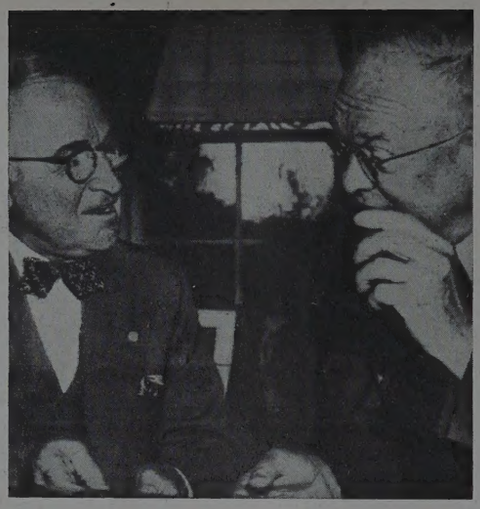
L'ÉVACUATION DU PAQUEBOT S'ACCOMPLIT DANS LE PLUS GRAND CALME, L'ÉQUIPAGE, QUI EUT QUELQUES BLESSÉS LÉGERS, AIDANT LES PASSAGERS.

DANS LA BRUME UN PAQUEBOT COULE

Le brouillard a été la cause d'une collision qui aurait pu être une catastrophe. Abordé au large de l'embouchure de la Weser par le transport de troupes américain *General M. L. Hersey*, qui amenait 3.000 hommes en Allemagne, le paquebot argentin *Maipu* a sombré. Les 237 passagers et membres de l'équipage ont été sauvés et débarqués à Hambourg. Le *Maipu*, paquebot de 11.500 tonnes, avait été mis en service en janvier dernier.

ACTUALITÉS MONDIALES DE

SUEZ. Tandis que le gouvernement Churchill rejetait, dans une note ferme, les prétentions égyptiennes, les forces britanniques ont pris toutes mesures pour assurer, malgré le boycottage, le trafic sur le canal.



VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

WASHINGTON. Interrogé sur sa candidature éventuelle à la présidence de la République, le général Eisenhower, qui était venu entretenir le président Truman de l'état du réarmement européen, a déclaré que s'il jugeait nécessaire de faire connaître sa position politique il le ferait « au moment convenable ».

CASABLANCA. Grâce aux énergiques mesures prises par le général Guillaume à la suite des incidents qui avaient causé six morts, le calme est revenu dans la ville, où les troupes exercent une surveillance active.

PARIS. Conduite par le colonel Bernard, président de l'Union nationale des « passeurs », une délégation de ce groupement s'est recueillie devant la statue de Clemenceau, où le général Kœnig lui a remis un drapeau.

BUENOS-AIRES. Dans ce bâtiment une exposition de photographies retrace l'œuvre accomplie par le gouvernement du général Perón pendant cinq années. Elle a servi à la propagande avant les élections.

FORMOSE. La région de Karenko a été le théâtre d'une série de tremblements de terre qui n'ont pas duré moins de 36 heures. Une trentaine de personnes ont été tuées et plusieurs milliers se trouvent sans abri.

ANADARKO. Conviés à une fête qui réunissait 4.000 Indiens de l'Oklahoma des aviateurs français qui poursuivent aux U. S. A. leur entraînement ont conduit les danses avec trois princesses indiennes.

STOCKHOLM. Les funérailles du prince Charles de Suède ont été célébrées en présence de S. M. Gustave-Adolphe et de nombreux membres des familles régnantes, dont les rois de Belgique et de Norvège.

ANKARA. Le 28e anniversaire de la République a donné lieu à une parade militaire qui a montré la force de la Turquie dont l'adhésion au pacte atlantique vient de susciter une vive protestation de l'U. R. S. S.

LA SEMAINE

LAUSANNE. LL. MM. le roi Pumipol et la reine Sirikit de Thaïlande ont quitté définitivement la Suisse, où le souverain siamois a fait toutes ses études, pour regagner Bangkok avec leur conseiller privé.

LAS VEGAS. Pour la première fois des troupes américaines ont assisté à l'explosion d'une bombe atomique tactique lâchée d'un B. 29 et qui doit révolutionner, dit-on, les données de la stratégie moderne.

BRUXELLES. La jonction Nord-Midi, dont les travaux duraient depuis cinquante ans, est achevée. Désormais les voyageurs ne changeront plus de gare et les trains traverseront la ville par la voie ferrée.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL, DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Que la presse parisienne, saisie pourtant de mille soins divers, ait, il y a quelque temps, marqué la plus cordiale sollicitude à la fête organisée par la municipalité de Créteil en souvenir de « l'Abbaye », voilà ce qui, j'imagine, a dû surprendre un peu les observateurs, du moins ceux qui cherchent à deviner, sous l'anecdote, certains problèmes d'importance. Pour les rassurer et les instruire, je voudrais revenir sur cette lumineuse et fraternelle journée de Créteil, revenir aussi, même en deux mots, sur cette aventure de l'Abbaye : elle a profondément marqué la pléiade — on dirait aujourd'hui l'équipe — au milieu de laquelle j'ai fait mes débuts d'écrivain, il y a quarante-cinq ans.

L'histoire de l'Abbaye met en bonne lumière la fameuse querelle du « second métier ». Cette querelle intéresse les intellectuels et les artistes ; elle n'est pas propre à la France : elle doit, dans tous les pays du monde, tourmenter les jeunes hommes pauvres que tente le travail créateur, le travail désintéressé.

C'est en 1905, je pense, que Charles Vildrac nous parla pour la première fois de ce qui devait s'appeler l'Abbaye, notre Thélème. Dès ce temps, nous étions plusieurs qui avions résolu de donner notre vie les uns aux lettres, d'autres à la musique, d'autres encore aux arts plastiques. Pour sauver notre indépendance et préserver l'œuvre à venir, nous avions tous, courageusement, choisi d'exercer un second métier dont nous attendions la rémunération alimentaire. Cette convention, qui nous semblait inévitable, certains d'entre nous la jugeaient encore par trop assujettissante. Vildrac composait des poèmes dans lesquels il célébrait par avance l'ermitage de tous nos espoirs. Il le voyait aux champs, paré de toutes les grâces et de toutes les franchises. Il le dépeignait si bien que nous fûmes tous gagnés. Vivre ensemble, loin d'une société dont les impératifs nous effrayaient, consacrer plusieurs heures par jour à un travail manuel et librement choisi, donner le reste de notre temps à la poésie, à la pure création artistique, oh ! nous étions tous d'accord sur un programme aussi séduisant. Restait à trouver l'argent. Survint un abbé de renfort qui donna les premiers fonds. Il fallait encore la maison... Elle fut découverte à Créteil, dans le rayonnement de Paris. Et c'est ainsi qu'après avoir été successivement, pour mettre en état notre gîte, peintres, menuisiers, serruriers, que sais-je ? nous devînmes tous typographes, sous le regard pertinent d'un ouvrier, Lucien Linard, d'un véritable ouvrier.

Cette entreprise, tout à la fois folle et raisonnable, dura presque un an et demi. Le temps d'apprendre le métier, certes, car nous composâmes quand même une bonne vingtaine de livres ; le temps de se quereller tout juste assez pour se mieux connaître ; le temps, pour certains d'entre nous, de finalement devenir des hommes, de souffrir, de réfléchir, de rencontrer, au tournant d'une allée, le visage de l'amour et même d'entrevoir une destinée.

Talonnés par la misère et par les poussées d'un monde qui se préparait aux durcissements de toutes sortes, les abbés se dispersèrent. Nul d'entre eux, par la suite, ne devait oublier ces épousailles du rêve et de la réalité. L'Abbaye a laissé des traces dans nos cœurs et dans nos ouvrages. Elle a dû troubler le sommeil de maints adolescents rebelles au harnais de la vie moderne. Les historiens des lettres ont parlé de l'Abbaye dans leurs ouvrages. Puis les années ont passé.

Quelle surprise, pour nous, d'apprendre, l'été dernier, que le maire de Créteil, le Dr Casalis, avec l'assentiment de toute la municipalité, nous conviait à une fête du souvenir ! Quelle surprise d'apprendre qu'on allait poser une plaque de marbre sur la vieille maison, que nous étions tous invités, même les morts, même les ombres !

Tous les survivants sont venus, tous ceux du moins qui étaient à portée de la voix. Vildrac était là, Vildrac, notre premier mage, et René Arcos, notre ministre des finances, et Albert Gleizes, l'un de nos peintres, et aussi les hommes du tiers ordre, ceux qui, tel Jules Romains, nous demeuraient affiliés et aimaient notre effort, ceux qui se sont, comme Durtain, joints à nous par la suite.

Le temps, qui était couvert et pluvieux, s'est merveilleusement éclairci. Le soleil a doré les derniers arbres de ce qui fut notre jardin. Assurément, nous n'avons pas tout retrouvé, ni dans la maison, ni dans le clos, ni dans le proche paysage. Mais il restait de belles images fidèles pour nous soulever d'émotion. On a donc inauguré la plaque, prononcé quelques mots qui ne formaient pas des discours, serré des mains, remué des cendres que nous n'avons pas trouvées froides. Puis, dans la maison commune de la ville, il y a eu, pour nous, une belle fête consacrée à la poésie et à la musique, tout comme autrefois, ô Doyen ! Que nos amis de Créteil soient remerciés pour cette belle fête du souvenir, de l'amitié ! Que tous les jeunes hommes sollicités par quelque chimère généreuse pensent parfois à l'Abbaye de Créteil ! Surtout, qu'ils ne désespèrent ni de leur ferveur, et ni même de la vie !

La séance inaugurale a débuté par une minute de silence prévue par l'article 64 du règlement, qui la consacre a la prière ou a la méditation.

On voit ci-dessus M. Dean Acheson, chef de la délégation américaine, s'entretenant avec Mme Eleanor Roosevelt, femme du défunt président et qui fait aussi partie de la délégation. Celle-ci compte 59 conseillers et nombre d'attachés.

CHAUD-FROID O. N. U.

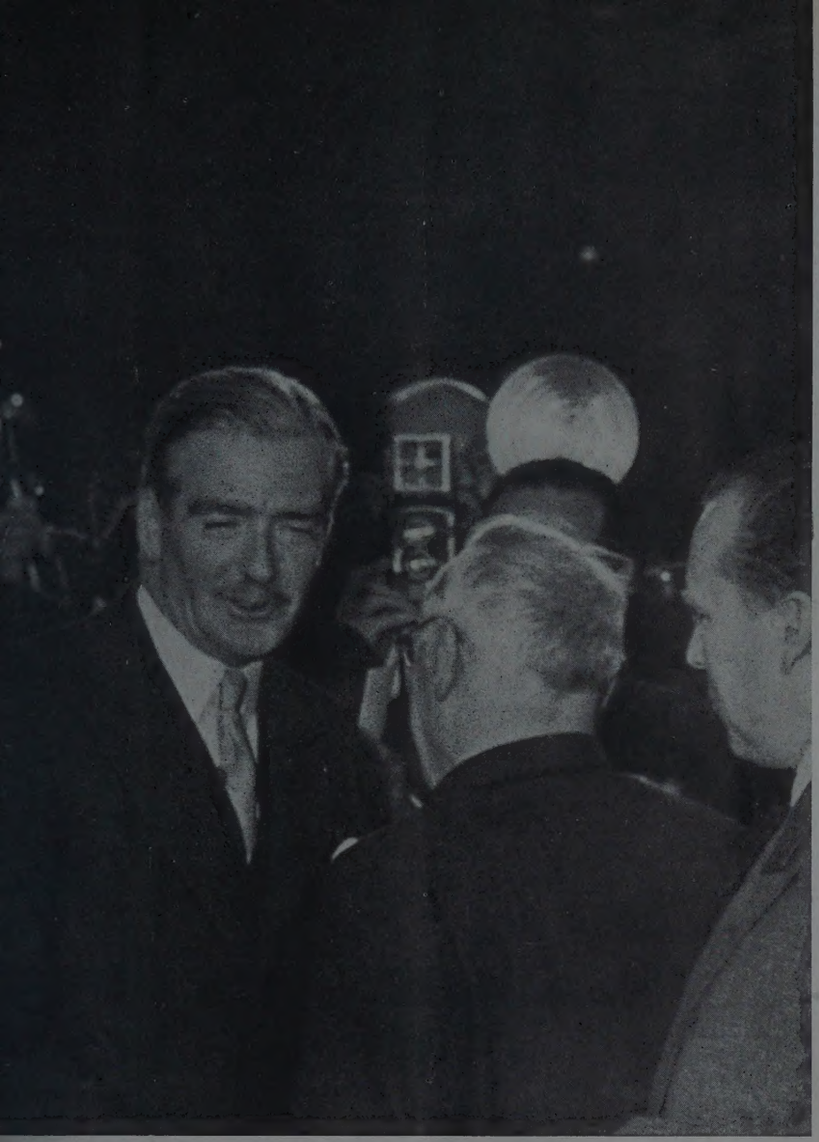
AU PALAIS DE CHAILLOT

Les hôtes du palais de Chaillot ont retrouvé, dès les premières séances, cette ambiance de douche écossaise qui a caractérisé les assemblées précédentes de l'O. N. U. Un serrement de mains spectaculaire entre deux antagonistes, un grincement de dents chez M. Vychinski suffisent pour souffler successivement dans la salle le chaud et le froid et pour faire passer les spectateurs de l'optimisme au découragement.

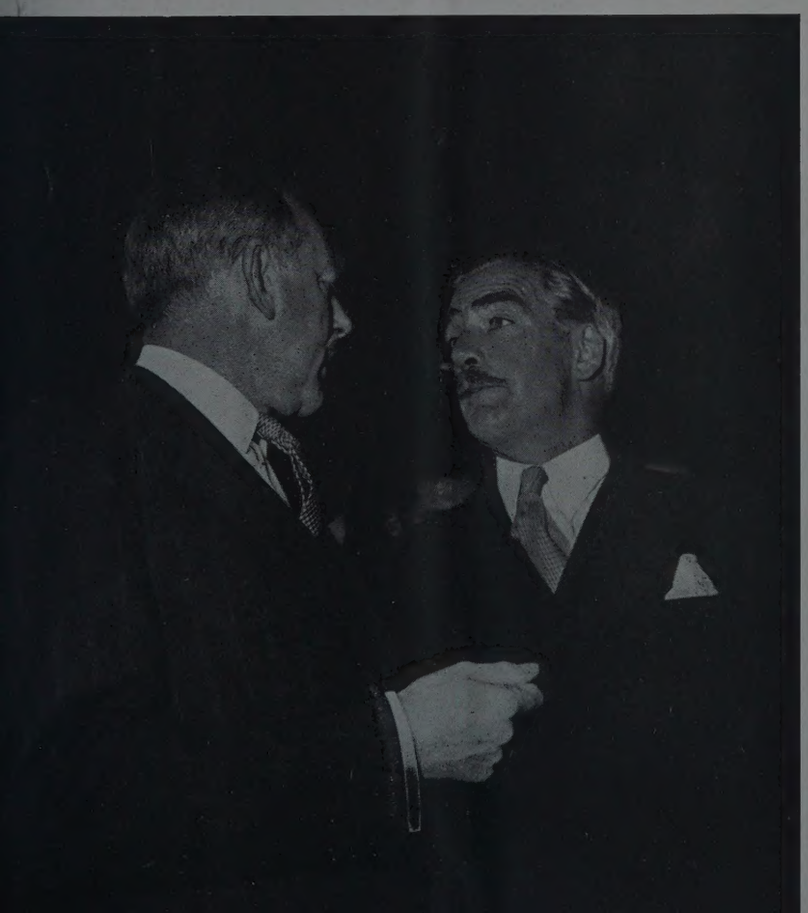
M. Robert Schuman avait pourtant laissé entrevoir une initiative destinée à faire sensation. Or la proposition des « Trois » en faveur d'un désarmement généralisé, en dépit du commentaire si conciliant et si humain qu'en avait donné le président Truman à la radio, a été accueillie avec quelque scepticisme par ceux des délégués qui avaient déjà connu les avatars réservés aux projets de cet ordre.

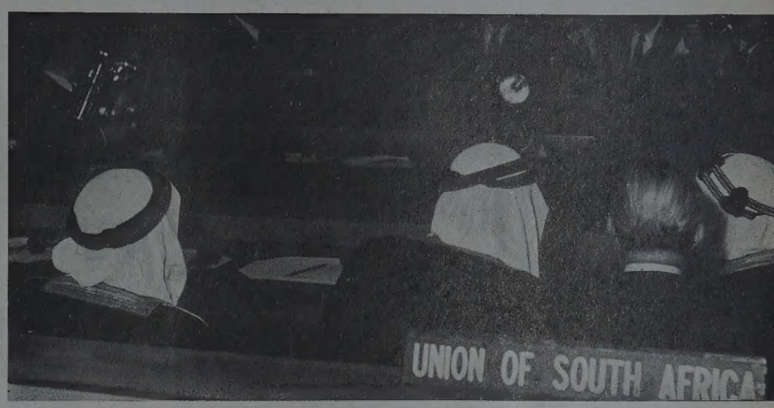
Désarmement... contrôle... sécurité collective, il s'agissait en effet, bien plus que d'une création, de la reprise d'une pièce connue, avec la même distribution. Point n'est besoin de remonter jusqu'aux heures fastes de Genève, où le même sujet fut discuté pendant quinze ans à la S. D. N. avant d'aboutir au lamentable fiasco de la Conférence du désarmement en 1934. Mais dès sa création l'actuelle O. N. U. s'était saisie de ce problème fondamental soulevé à New-York en 1946 par M. Molotov. Limitation des armements ou désarmement général, on rencontrait alors les mêmes approbations unanimes, accompagnées des mêmes restrictions mentales. Renvoyées au Comité de sécurité, puis aux commissions spéciales de désarmement, les solutions devaient buter sur le même obstacle que l'on a retrouvé au palais de Chaillot, les représentants de l'U. R. S. S. étant bien résolus à ne jamais admettre un contrôle effectif des forces et des armes que la Russie entretient à l'ombre de sa grande muraille.

La véhémente diatribe de M. Vychinski en témoigne. Le chef de la délégation soviétique a fait, paraît-il, des gorges chaudes durant toute une nuit de la proposition



CI-DESSUS, LA PREMIÈRE RENCONTRE A CHAILLOT DE MM. EDEN ET VYCHINSKI PRÉLUDA COURTOISEMENT AU DUEL ORATOIRE ENTRE LES DEUX HOMMES D'ETAT, OU M. VYCHINSKI DEVAIT MENER L'ATTAQUE AVEC UNE EXTRÊME VIRULENCE. CI-DESSOUS, CORDIALITÉ : MM. ACHESON ET EDEN.





LA DÉLÉGATION DU YÉMEN, AVEC SES PITTORESQUES COSTUMES, A OBTENU UN VIF SUCCÈS DE CURIOSITÉ. LES REPRÉSENTANTS DE L'ARABIE SÉOUDITE, DONT ON N'APERÇOIT QUE LES NUQUES SUR NOTRE PHOTOGRAPHIE, ONT, EUX AUSSI, CONSERVÉ LEURS COSTUMES NATIONAUX. EN REVANCHE, LES ENVOYÉS DU LIBÉRIA ONT RÉSOLUMENT ADOPTÉ LE VESTON ET LE FAUX COL A L'EUROPÉENNE.
Photographies *France-Illustration* (P. Bizet et Parnotte).

des « Trois ». Sans doute les sujets de distraction sont-ils rares en U. R. S. S., où l'on n'a pas tous les jours l'occasion d'expédier au bourreau une confortable brochette d'anciens compagnons de Lenine !

En réalité la même impuissance provient de la même erreur, qui consiste à mettre la charrue avant les bœufs. Le désarmement « physique » ne peut être réalisé que dans une atmosphère de détente durable. Ce n'est qu'un leurre tant que n'existera pas entre les nations le climat de désarmement « moral » dont nous sommes bien éloignés encore.

Attendons-nous donc une fois de plus, au cas où la proposition des « Trois » survivrait au coup brutal que lui a porté le chef de la délégation soviétique, à voir la proposition des « Trois » se diluer dans des controverses vaines ou dans le silence feutré des commissions.

Sur ce point capital du désarmement comme sur bien d'autres problèmes qui figurent à l'ordre du jour, l'actuelle Assemblée risque d'être aussi décevante que les précédentes. Arrivés à Paris avec la chute des feuilles, les délégués « onusiens » n'attendront d'ailleurs pas, comme on l'avait cru, l'éclosion des premiers bourgeons printaniers pour plier bagage, la session devant être close, dit-on, dès la fin de janvier.

Regrettons-le. Leur présence a suffi pour donner à la saison parisienne un renouveau d'animation et un brillant inusité. Tandis qu'à la tribune du Trocadéro s'échangent les imprécations et les défis chers aux héros d'Homère, les réceptions diplomatiques et mondaines se succèdent ; les salons « bien parisiens » se disputent la présence des vedettes de l'O. N. U. ; l'hôtellerie, les hauts lieux de la gastronomie, les spectacles de tous genres font recette. C'est un nombre respectable de devises qui rentrent ainsi en France. Même si ce devait être là le seul résultat tangible de cette session nous aurions mauvaise grâce à nous en plaindre !

Pendant une suspension de séance M. Maurice Schumann, secrétaire d'État aux Affaires étrangères, s'entretient avec l'ancien ministre M. J. Moch. Tous deux sont a la délégation française les principaux assistants du ministre des Affaires étrangères, M. Robert Schuman.

M. Vychinski, qu'on voit ici de dos discutant avec ses collaborateurs de la délégation soviétique, est une des vedettes de la session. Personne n'a été plus « mitraillé » le jour de l'ouverture par les photographes. Mais il n'a montré aucune humeur devant cet assaut.

LE SUD-EST ASIATIQUE ET LA MENACE SINO-SOVIÉTIQUE

V

LE VIETNAM EN GUERRE CONTRE LE VIETMINH

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL LUCIEN BODARD

Le gouvernement vietnamien a obtenu la consécration internationale par sa participation à la récente Conférence de San Francisco, réunie pour la signature du traité de paix avec le Japon. Le Vietnam et les deux autres Etats associés du Cambodge et du Laos ont été presque les seuls parmi les pays asiatiques à participer à ce grand gala diplomatique. Non seulement ils ont accepté de venir, mais ils l'ont demandé avec une particulière insistance. Ce ne fut pourtant qu'*in extremis*, et en partie grâce au soutien français, qu'ils furent invités. Leur mise à l'écart aurait été d'autant plus étonnante que ces Etats sont, dans le monde d'Extrême-Orient, parmi les rares qui ont échappé à la tentation neutraliste.

Le Vietnam a choisi son camp avec une détermination d'autant plus méritoire qu'il est à portée immédiate de l'immense Chine rouge. Il s'est rangé au côté du corps expéditionnaire pour la guerre contre le Vietminh. C'est là un fait nouveau. Cette résolution remonte — du moins dans son affirmation publique totale — à quelques mois, au discours que le président Huu prononça à Vinh-Yen. Depuis lors l'effort vietnamien n'a fait que suivre sa courbe logique. Nous allons dans cet article examiner l'acte initial et ses conséquences.

LA FIN D'UNE ÉQUIVOQUE

Le chef du gouvernement vietnamien, M. Tran Van Huu, s'adressait le 19 avril dernier au général de Lattre dans les termes suivants :

Je suis heureux de vous redire publiquement et solennellement toute la confiance que mon gouvernement et le peuple vietnamien mettent en vous dans la lutte que nous menons ensemble contre l'ennemi commun. Je dis bien l'ennemi, car le danger qui est à nos portes nous fait un impérieux devoir de ne plus nous attarder à des subtilités sentimentales que, hélas ! nous avons chèrement payées avec le sang de notre jeunesse, celle aussi de la France et de l'Union française. Peuvent-ils se dire patriotes ceux qui maintenant se mettent délibérément aux ordres de l'étranger pour la propagation d'une idéologie dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle renie toute idée de patrie ? Désormais aucune équivoque ne sera plus possible. Le Vietminh est l'ennemi du peuple : il ne réalise pas nos aspirations. Loin de là ! Il ne fait que soumettre le peuple à une dictature étrangère. Certes, les portes de la grande famille vietnamienne sont encore et toujours largement ouvertes à ceux de ses enfants qui, s'étant enfin rendus à la voix de la raison, voudront revenir reprendre leur place. Mais contre ceux qui persistent à être à la solde de l'étranger pour mener notre pays à la ruine, pour détruire par la force et la violence nos libertés et nous réduire à l'esclavage, comme contre ceux qui, vivant à l'ombre de notre sécurité, favorisent dans l'ombre leur œuvre criminelle, la lutte sera menée sans merci et la loi sera appliquée avec la dernière rigueur...

Plus de six mois après je me souviens comme d'hier de cette journée où le président Huu prononçait ces paroles à Vinh-Yen, dans la citadelle célèbre par les batailles de janvier dernier. Combien restait émouvante, à quelques centaines de mètres, la perspective de ces mamelons aux formes étranges, toujours desséchés et rougeâtres, où des dizaines de milliers d'hommes avaient été aux prises en d'affreux corps à corps ! Le jour même du discours c'était bien la lutte — une lutte tenace, rusée, sauvage, inexpiable — qui partout était présente. Parfois, à travers les profondeurs du silence retentissaient, comme un accompagnement normal, quelques coups de canon.

C'est dans ce Vinh-Yen-là que le président Huu déclara la guerre du gouvernement vietnamien au Vietminh. C'était bien la première fois, depuis tant d'années que durent ces hostilités d'Indochine, que des nationalistes du Vietnam adoptaient une semblable position. Ils avaient enfin pris parti, ils avaient désigné, à la face de leur peuple et du monde entier, leurs amis et leurs ennemis. C'était enfin la rupture avec la politique de la main tendue aux Vietminh. Certes, il était compréhensible que des nationalistes vietnamiens eussent essayé auparavant de rallier à leur cause, par la persuasion et la douceur, des gens de leur race qui s'étaient engagés chez Ho Chi Minh — justement à cause des exigences d'un nationalisme qu'ils voulaient sans compromissions. Depuis lors il était apparu qu'il n'y avait pas d'alliance possible avec le communisme — bien plus, que celui-ci, par une technique soigneusement rodée par d'innombrables expériences à travers le monde, ne laissait même plus la liberté suprême de la sécession ou du retrait. Depuis quelques mois surtout il devenait manifeste que les non-communistes qui étaient entrés chez Ho Chi Minh avaient été soit liquidés, soit convertis.

Longtemps tout s'était passé comme si les nationalistes rangés derrière S. M. Bao Daï — lesquels avaient souscrit au principe de l'Union française — étaient gênés par cette question que leur posaient les gens de l'autre côté : « Les Français vous ont-ils donné une indépendance véritable ? » Or, à Vinh-Yen, le président Huu a solennellement constaté que le critérium essentiel de l'indépendance était réalisé, et dès lors il lui était aisé de rejeter la confusion.

Les paroles du président Huu étaient le résultat d'un lent travail intérieur qui s'était produit chez d'innombrables Vietnamiens. Combien d'entre eux doutaient de la sincérité française ! Combien de fois des Vietnamiens m'avaient dit : « Vous autres Français, vous ne faites de concessions que sur le papier, mais en réalité vous conservez encore entre vos mains, secrètement, les instruments de la puissance véritable. » En fait, le général de Lattre devait montrer que les relations de peuple à peuple, en Extrême-Orient, reposent avant tout sur leurs dynamismes réciproques, sur le risque de la confiance. Il apportait une conception

Voir *France-Illustration* des 22, 29 septembre, 13 et 20 octobre 1951.

LES ENFANTS DE TROUPE, DÉJA BIEN ENTRAINÉS ET MARTIAUX DANS LEURS UNIFORMES CLAIRS, SONT LES FUTURS CADRES DE L'ARMÉE VIETNAMIENNE.

LES FORCES NATIONALES DISPOSENT DÉJA D'UN MATÉRIEL BLINDÉ QUE L'AIDE DES ETATS-UNIS DOIT RENDRE CHAQUE JOUR PLUS PUISSANT.

large, selon laquelle l'indépendance vietnamienne n'était pas une denrée par certains côtés dangereuse, mais au contraire une chose naturelle et nécessaire. Il lui apparut que, sur cette terre complexe, l'intérêt de la France était de se faire valoir par des services et des victoires. D'ailleurs il déclarait avec force à Vinh-Yen que sa mission était de libération. *Je suis venu ici*, disait-il, *pour accomplir votre indépendance, non pour la limiter. L'armée française n'est ici que pour la défendre. Ne faisons pas le jeu de l'ennemi, qui cherche à diviser nos efforts et à vous persuader que les soldats qui vous protègent de la servitude pourraient être un obstacle de plus à votre liberté.*

En Asie tout est concordant — et il est probable que la prise de position anticommuniste du gouvernement Huu avait été dictée également par des motifs internationaux. En effet, l'improbabilité d'un accord général en Extrême-Orient écartait définitivement toute chance d'un compromis quelconque avec les Vietminh. Depuis longtemps déjà le Vietnam nationaliste était aligné, en face de la Chine rouge, avec les puissances occidentales en général. Et à mesure que croissait la menace d'une guerre généralisée il lui fallait faire un pas de plus — s'aligner cette fois pratiquement, concrètement avec la France, dont le corps expéditionnaire assure actuellement la principale défense du Sud-Est asiatique.

L'ARMÉE NATIONALE VIETNAMIENNE

Contrairement à la croyance commune, les paroles engagent plus qu'ailleurs en Extrême-Orient (d'où probablement la répugnance des Asiatiques aux stipulations définitives). Il est certain que le président Huu, par le choix même des formules employées, avait agi, et de la façon la plus effective. Car il avait marqué sa position et désormais pratiquement il était comme estampillé par elle, il devait en tirer des conséquences concrètes. Cela n'a pas tardé.

C'est ainsi qu'a été résolue dans un sens nouveau — et avec une efficacité accrue — la question de l'armée nationale vietnamienne. Avoir une armée était depuis longtemps un des objectifs essentiels de S. M. Bao Daï. On aurait pu croire qu'il s'agissait d'abord d'une réalisation politique, d'un élément de puissance intérieure qui aurait permis au gouvernement de s'affirmer tant à l'égard des groupements et partis nationalistes divers (caodaïstes, hoahaos, catholiques, etc.) qu'envers les Français. Mais, bien que des bataillons nationaux fussent déjà engagés dans la lutte antivietminh, la guerre demeurait essentiellement l'affaire des Français, de ce corps expéditionnaire cependant si nombreux en Vietnamiens, mais en Vietnamiens participant à titre personnel, comme soldats, comme partisans ou comme alliés des Français. Désormais il en sera autrement, car l'armée nationale aura une nécessité intérieure de combattre, elle aura un ennemi, il lui faudra la victoire.

L'armée nationale, telle a été sans relâche la pensée, l'obsession des Vietnamiens comme du général de Lattre. C'était une tâche immense. Le programme vient d'être porté de quatre divisions à huit ! Pour cela il fallait des hommes, des officiers, de l'armement, de l'argent. Les hommes, le gouvernement de S. M. Bao Daï les a fournis par la mobilisation. Là n'était pas la difficulté. Mais il fallait d'urgence trois mille officiers. Car on partait du principe qu'une troupe vietnamienne n'est pas purement vietnamienne si elle comporte des Français, même dans ses cadres. Ces officiers, ils ne pouvaient provenir que de la jeunesse intellectuelle du pays. Ce fut à elle que le général de Lattre lança un appel enflammé. Dès ce moment les grandes écoles militaires, particulièrement celle de Dalat, n'ont cessé de fournir des promotions de jeunes officiers qui se sont admirablement battus. La question de l'armement, enfin, vient d'être résolue à Washington : l'Amérique s'est engagée à le fournir d'urgence.

L'ANTIGUÉRILLA, TACHE MAJEURE

Décidée par le président Huu, cette politique nouvelle a eu des répercussions encore plus immédiates dans d'autres domaines, par exemple dans la guerre économique. On était arrivé à ce paradoxe déplorable que le Vietminh, établi en ses zones derrière un véritable rideau de fer, avait cependant la liberté de contrebande en territoire nationaliste. Souvent l'administration vietnamienne manquait singulièrement de rigueur... La nuit, entre les postes du front, passaient pour l'aller ou le retour des gens innombrables. D'une part, montait du delta vers les montagnes ennemies tout un ravitaillement qui était transporté aussi bien par des femmes ou des enfants marchant isolément, avec les fardeaux étranges de l'Orient, que par des colonnes militarisées de coolies. Il existait même certains itinéraires, certains relais, certaines étapes. Les chargements principaux étaient constitués par le riz, souvent récolté dans les taches vietminh du delta, là où les villages étaient fortifiés. Mais souvent aussi l'ennemi, au moyen de tout un jeu d'intermédiaires, se bornait tout paisiblement à acheter dans les magasins à Hanoï ou à Haïphong. Ainsi se procurait-il des médicaments, de l'outillage, du sel, des lampes électriques, du carburant, etc., tout ce qui était nécessaire à ses besoins premiers. Après les batailles du Dong-Trieu, les troupes françaises découvrirent des quantités considérables de boîtes de lait condensé ; destinées à alimenter les commandos de choc ennemi, elles avaient été, quelques jours auparavant, achetées dans les villes du delta !... Il est capital que le président Huu ait marqué, dans son discours de Vinh-Yen, sa détermination de mettre fin à ces trafics, d'abord en empêchant militairement les communications entre les zones gouvernementale et rebelle, puis en édictant une réglementation spéciale contre la contrebande. Ces décisions ne sont pas restées lettre morte, et l'action en découlant, qui fut poursuivie en particulier sous la direction énergique du Doc Phu Tam, le fameux ministre de la Sécurité, a joué un rôle capital cet été, lors de la bataille du riz. Car les Vietminh, dans l'incapacité de se ravitailler pleinement dans le delta tonkinois comme autrefois, connaissent en leurs jungles et leurs montagnes une disette grave.

Mais, surtout, l'antiguérilla est devenue une tâche majeure pour les Vietnamiens. Les Vietminh, à la suite de leurs échecs dans les batailles frontales, ont fait un effort particulier pour pourrir le delta tonkinois par l'implantation rouge. Toujours le même processus. Un jour arrivent dans quelque village paisible des agents vietminh habillés en paysans qui s'installent chez les habitants. Des comités clandestins leur distribuent des billets de logement. Des messagers apportent des armes — et bientôt l'activité rebelle se manifeste par des assassinats de notables, par des embuscades et des mines sur les routes, par des attaques de tours et de postes. A ce moment, si les autorités franco-vietnamiennes ne réagissent pas, le processus se développe. Quand le village est suffisamment contaminé, arrivent des troupes rouges qui obligent les nha-qués à construire autour de la localité une sorte de petite muraille de Chine : une enceinte de terre haute de plus de 2 mètres, à la base de laquelle sont creusés des trous individuels ; les soldats, tapis en ces excavations, peuvent utiliser leurs armes automatiques grâce à des meurtrières percées dans la muraille. Quand cette fortification extérieure est achevée, chaque maison est transformée en un petit blockhaus. De loin rien ne transparaît : le village est ce qu'il a toujours été, une plaque de verdure sur l'immensité des rizières. Mais, en fait, c'est déjà la parfaite cité rouge avec ses comités, ses milices, ses meetings, ses retranchements et même ses grafitti.

Le processus peut encore continuer, la tache, s'étendre. Certaines régions, comme celles de Vinh-Bao, au sud de Haïphong, de Thai-Binh, au nord de la grande cité de Nam-Dinh, de Hung-Yen, au centre même du delta, devenaient autant de repaires. Les routes d'accès avaient été coupées, en sorte que, dans les zones pratiquement isolées, les postes des Français et des Vietnamiens n'étaient que des points minuscules à chaque instant menacés. Dans ces « taches » des instructeurs vietminh formaient avec des recrues de véritables bataillons ; et les récoltes ramassées par des agents économiques s'en allaient clandestinement, sous forme de sacs de paddy, dans les montagnes. Les troupes franco-vietnamiennes ont fait de véritables offensives pour encercler puis nettoyer la plupart des régions contaminées. Les opérations, dites « Citron » et « Mandarine », qui viennent d'être achevées ont abouti à des milliers de tués et prisonniers ennemis.

Mais quelle serait l'utilité profonde de ces immenses ratissages si les Vietminh pouvaient ensuite s'infiltrer à nouveau et recommencer leurs opérations ? Un moment vient où les troupes franco-vietnamiennes, nécessaires ailleurs, doivent être retirées. Que peuvent faire alors les nha-qués s'ils sont laissés à eux-mêmes ? Ces paysans non seulement ne soutiennent pas de cœur la cause d'Ho Chi Minh, mais seraient prêts à apporter une aide efficace dans la guerre antivietminh et même à prendre des risques s'ils avaient le sentiment d'être, à leur tour, appuyés par une force nationale toujours présente, ou du moins voisine. Trop de fois, en ces dernières années, des nha-qués croyant à l'efficacité de la protection franco-vietnamienne ont pris position contre le communisme et se sont retrouvés seuls, livrés aux vengeances atroces de l'ennemi. Souvent on a essayé d'organiser les paysans en auto-défense, mais généralement, par un réflexe de prudence, on n'a donné à chaque localité que quatre ou cinq fusils, alors qu'il en faudrait quarante ou cinquante. Il en résulte que les nha-qués, ayant pesé les camps en présence, se décident pour celui d'Ho Chi Minh, qui leur paraît le plus fort. Car pour les gens des campagnes il ne s'agit pas de problèmes théoriques et lointains, mais d'une question de vie ou de mort.

Les Français ont multiplié les postes et les points d'appui. Ils ont enrôlé des partisans. Or, malgré leurs efforts de dispersion, ils ne s'immiscent pas vraiment dans cette société annamite où les agents, les propagandistes, les exécuteurs du Vietminh sont partout. La seule solution de protection consiste à créer une trame défensive, une sorte de toile aux réseaux multiples où s'engluerait les ennemis. Cela, le gouvernement vietnamien peut seul le faire — et il le fait depuis quelque temps. Il a créé au Tonkin, dans les régions nettoyées, une administration réelle qui descend jusqu'au village, qui fait la guerre et répand l'esprit de guerre. C'est là un résultat important, car seuls des Vietnamiens peuvent agir avec la certitude nécessaire dans la distribution des armes, dans l'institution des auto-défenses comme dans la détection et l'arrestation des agents ennemis. Ces efforts locaux doivent être naturellement soutenus par une armée nationale vietnamienne, qui fait le gros de la guerre antivietminh.

SUR LE CHEMIN DES RÉALISATIONS

Les résultats de l'effort vietnamien se font déjà largement sentir. Au fur et à mesure de l'engagement de l'armée nationale sur l'échiquier compliqué de la guerre le corps expéditionnaire augmente sa puissance de choc pour les grandes éventualités possibles : multiplication des divisions vietminh ou agression chinoise.

Inversement, sous la couverture première des troupes françaises, le Vietnam construit sa force. Mais quelle entreprise ! Car il faut penser que le gouvernement Huu lutte en même temps pour la paix, qu'il doit unifier le pays, créer l'appareil de l'Etat, diriger les services remis par les Français, reconstruire la vie économique, se définir par rapport à l'Union française, apparaître dans le monde international. Cela dans une nation où n'existaient presque pas les premières formes d'une existence politique organisée, où les partis commencent à peine à émerger, où presque rien n'est défini en son infrastructure. Et cependant, depuis un an, depuis six mois surtout, on a véritablement l'impression d'assister à la naissance d'une nation. Pour moi, je suis persuadé que le Vietnam, après un démarrage lent, est sur le chemin véritable de sa réalisation.

GRACE A CETTE VIEILLE 5 CV CITROËN QU'ILS ONT REMISE EN ÉTAT ANDRÉ ET JACQUELINE PEUVENT SE LIVRER AU RAMASSAGE DES VIEUX JOURNAUX.

PARMI LES 60.000 ÉTUDIANTS DE PARIS

BEAUCOUP DOIVENT ACCEPTER DE RUDES BESOGNES POUR PAYER LEURS PROPRES ÉTUDES

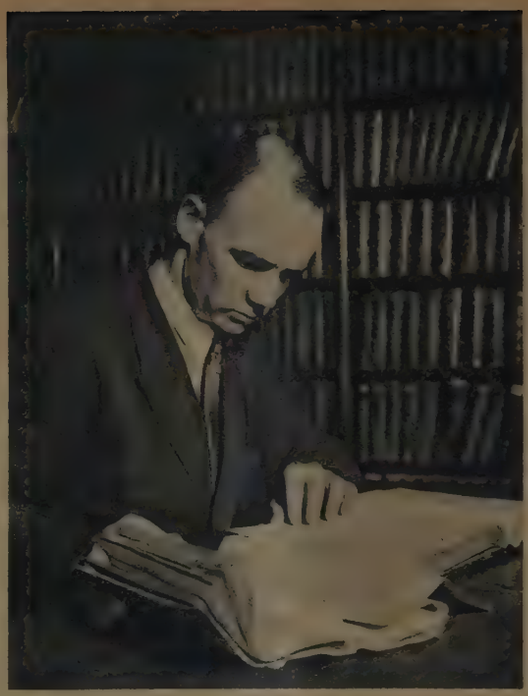
PERSONNE n'ignore la situation pénible dans laquelle la plupart de nos étudiants sont placés en raison des conditions difficiles de la vie. Le gouvernement s'en est préoccupé. M. André Marie, ministre de l'Education nationale, s'est efforcé d'amener ses collègues à consentir un relèvement de 70 % du montant des bourses de l'enseignement supérieur et une augmentation du nombre de ces bourses. L'accord intervenu dans ce sens était souhaitable, les jeunes, notre élite de demain, étant tenus trop souvent de consacrer le plus clair de leur énergie et de leur ingéniosité à vaincre ces difficultés. Nous avons rassemblé dans ces pages quelques exemples de ce « débrouillage ». Fort louables, ils n'en soulignent que davantage la dure condition de notre jeunesse studieuse.

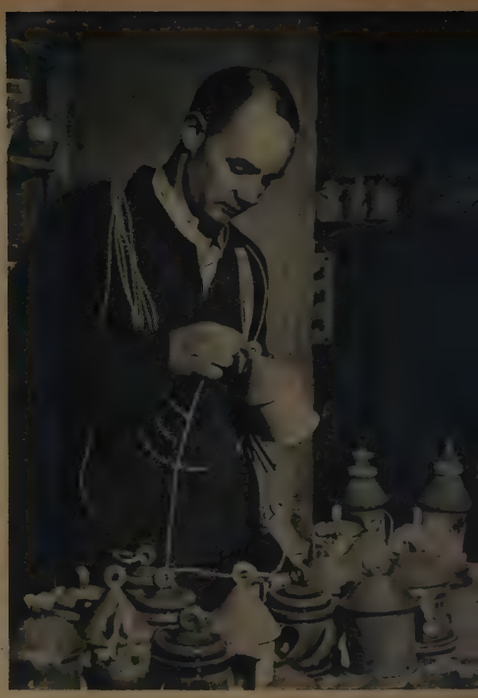
APRÈS LES COURS A LA FACULTÉ DE DROIT COMMENCE LA COLLECTE DES VIEUX JOURNAUX, QUE LES JEUNES GENS CHARGENT SUR LEUR VOITURE.

LE premier « cas » que nous présentons est celui des deux ramasseurs de journaux que montrent nos photographies. Ils ont respectivement, lui vingt ans, elle dix-neuf. Et ils ont déjà de magnifiques souvenirs qui repassent sans cesse dans leurs conversations : ce sont ceux de leurs vacances dernières, une aventure mouvementée, mais combien passionnante ! Ils ont visité le Danemark, la Norvège et la Suède. Partis de Paris, ils sont allés à Copenhague, à Oslo, à Narvik. Tout cela uniquement en faisant de l'auto-stop ! Comme il leur fallait des devises, ils se les sont procurées sur place en travaillant comme plongeurs dans différents hôtels. Et comme, heureusement, on trouve partout des gens que séduisent la jeunesse et sa crânerie, nos gentils voyageurs ont rencontré une famille suédoise qui non seulement les hébergea, mais les invita à une croisière sur son yacht.

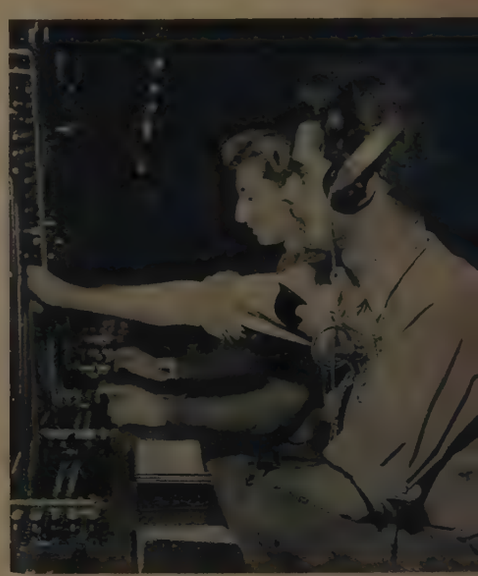
Jamais les deux hardis coureurs de routes n'auraient osé espérer pareille aubaine.

Faire un beau voyage, ce n'est pas tout. De retour à Paris il fallut vivre. Jacqueline donna des leçons de musique et André, qui prépare sa licence en droit, se mit à faire la collecte des journaux. C'est alors qu'il découvrit dans un garage une vieille Citroën et la rafistola. Du coup son « entreprise » devint plus facile et plus rémunératrice. Le garçon, au surplus, titulaire d'une bourse et pour qui les dépenses indispensables sont de l'ordre de 15.000 francs par mois, peut ainsi faire quelques économies en vue de son prochain mariage. Avec voyage de noces en Scandinavie, probablement !





CE jeune homme attentivement penché sur de gros livres austères à la bibliothèque de la Faculté de droit prépare actuellement son doctorat en droit. Sa famille ne disposait pas de ressources suffisantes pour lui permettre de poursuivre ses études supérieures. De plus, pendant la guerre, il fut interné durant trois années. Néanmoins, il put passer sa licence grâce à une bourse dont il complétait l'allocation en effectuant quelques travaux juridiques. Mais cette année il n'a pas pu bénéficier du renouvellement de sa bourse. Heureusement pour lui le Comité parisien des œuvres en faveur de la jeunesse scolaire et universitaire est intervenu pour l'aider à se tirer d'affaire. Il a réussi à procurer au futur docteur en droit une place dans un atelier de céramique où il peut gagner 1.700 francs pour trois après-midi de travail par semaine. On le voit ci-dessus procédant au montage de l'appareillage électrique de lampes de chevet. En outre, Maurice X... assure de temps à autre quelques remplacements comme maître d'internat. Moyennant quoi il parvient à inscrire à son modeste budget un léger excédent de recettes (dépenses : 9.500 francs par mois ; ressources : environ 11.000 francs). Il peut aller au cinéma une fois, et une fois au concert.

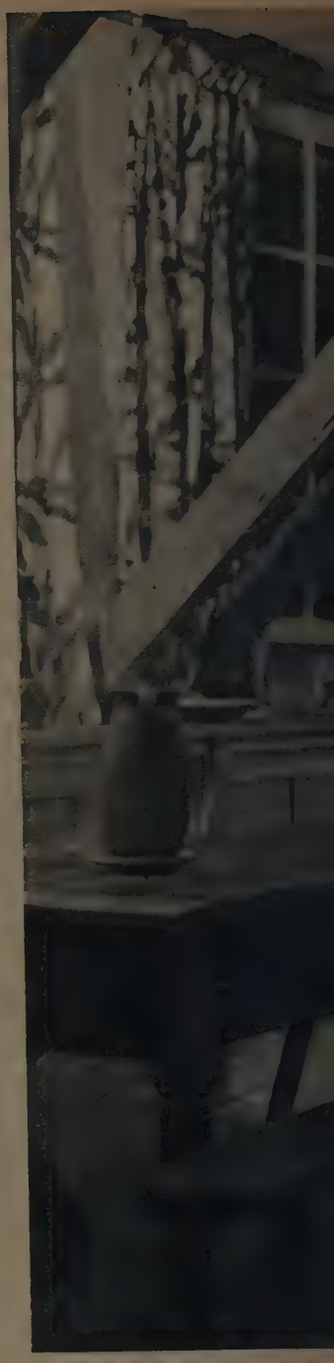


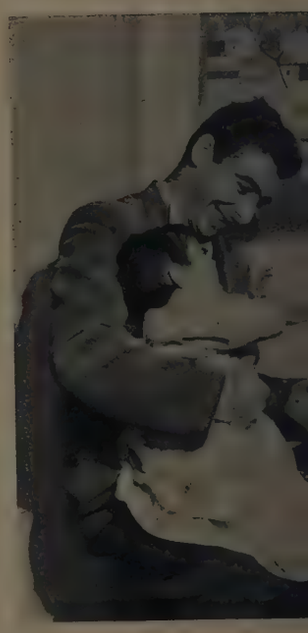
L'AMBITION de Jean X... est de devenir architecte, mais la guerre a fortement retardé ses études. En effet, il fut d'abord incorporé dans les Landes aux Chantiers de Jeunesse. Puis il s'engagea et partit combattre sur le front de l'Atlantique. En tout, cinq années pendant lesquelles il n'était pas question de manier le compas et l'équerre. Lorsqu'en 1946 Jean X... put entrer enfin aux Beaux-Arts, il ne lui fallait compter sur aucune aide. Il devait subvenir seul à ses besoins. C'est alors qu'il chercha une occupation qui lui laisserait le temps de faire ses études tout en lui fournissant les ressources nécessaires. Il fut reçu comme auxiliaire des P. T. T. et affecté comme standardiste au service de nuit du Régional. Depuis, son existence est nettement partagée. Le jour, il dessine des croquis et des plans et « potasse » la résistance des matériaux. De 18 heures à 22 heures, il répond aux abonnés du téléphone. C'est dur, et sans la cigarette et le café il ne « tiendrait pas toujours le coup ». Jean X... s'estime pourtant relativement privilégié, car avec un chapitre de dépenses de 13.500 francs il jouit d'un traitement de près de 17.000 francs. Il peut donc acheter parfois un livre ou aller au théâtre ; il a pu même se reposer en montagne. Le cas de ce jeune homme illustre pourtant de manière très frappante le sort pénible de beaucoup d'étudiants appelés comme lui à travailler une partie de la nuit. Solution qui n'est évidemment favorable ni à leur santé ni à leurs études.

VOICI encore deux élèves des Beaux-Arts qui pour mener à bien leurs études doivent accepter toutes sortes de besognes. Jean X... et Claude X... sont sculpteurs et travaillent à l'Ecole dans le même atelier. Ils ont travaillé pour des maisons de publicité ; ils ont fait des enquêtes pour le bureau universitaire des statistiques, ils ont trié le courrier la nuit. C'est par le théâtre qu'une aide leur est venue, et leurs qualités plastiques les ont utilement servis en la circonstance. Jean-Louis Barrault, en effet, avait demandé aux Beaux-Arts deux « gars solides » pour figurer dans *Malatesta*. Les deux amis furent choisis et, de plus, Barrault les chargea de sculpter un des principaux accessoires de la pièce : une statue de l'Infortune. Grâce à cette figuration à Marigny ils ont pu améliorer un peu leur existence. L'un d'eux a d'ailleurs l'avantage de n'avoir pas de frais de logement, un ami ayant mis une chambre à sa disposition ; l'autre paie une pension à sa sœur qui l'héberge. Cependant la moyenne de leurs ressources ne dépasse pas une douzaine de mille francs.

Le travail que leur a procuré le théâtre ne constitue du reste qu'une ressource précaire. Qu'elle vienne à leur manquer, ce sera de nouveau le recours à des moyens de fortune. Il y a là un grave problème pour l'avenir intellectuel du pays.

ON a vu plus haut comment le ramassage des vieux journaux avait « dépanné » deux jeunes étudiants. Ils ne sont pas les seuls. Beaucoup au Quartier Latin lui doivent pour une part leur subsistance. Témoin André X..., qu'on voit ci-dessus étudiant l'horaire des cours de droit. C'est d'ailleurs un étudiant en droit, Pierre Pérez, qui eut l'idée d'appliquer à Paris la formule du ramassage par les étudiants pratiqué au Danemark. Il créa l' « Organisation de ramassage des journaux ».





L'ORGANISATION de ramassage des vieux journaux créée par Pierre Pérez est contrôlée par un comité de gestion composé du président du C. O. P. A. R., d'un représentant de l'Union nationale des étudiants et du directeur commercial. Elle emploie chaque mois trois cents étudiants. Répartis en équipes de douze, ils travaillent par roulement de 9 heures à 12 heures et de 14 heures à 18 heures. Le ramassage s'effectue par quartier à l'aide de triporteurs. Vieux papiers et journaux sont entreposés rue Saint-Jacques et transportés à l'usine dans un autobus modèle 1924. Chaque collecteur est payé selon la quantité qu'il apporte au prix de 12 francs le kilo.

Quand il se mit à travailler au ramassage des journaux, André X... venait de traverser une période tragique. Sa logeuse l'avait congédié en retenant ses affaires personnelles. Pendant deux jours, il erra complètement démuni à travers les rues de la rive gauche.

Jusque-là, en travaillant parfois aux Halles, en servant aussi de lecteur à un Anglais, il avait pu faire son droit et parvenir à la troisième année de licence. Allait-il pouvoir continuer ? Un camarade rencontré au Quartier, alors qu'il battait le pavé, lui signala l'organisation de ramassage des journaux. André X... s'y rendit. Engagé aussitôt, il put récupérer sa chambre et, bien que le travail de la collecte soit assez pénible, il espère maintenant pouvoir mener à bien ses études.

DANS LEUR PETIT APPARTEMENT GÉRARD ET ELISABETH TRAVAILLENT. EN DEHORS DE L'ÉCOLE IL EST EMPLOYÉ CHEZ UN ARCHITECTE.

ILS ONT FABRIQUÉ LE LIT, LA TABLE DE NUIT, LA LAMPE DE CHEVET. POUR LES ROULETTES DU LIT, ILS ONT EMPLOYÉ CELLES DE VIEUX PATINS.

CECI pourrait être une belle histoire. C'en est une, mais ce n'est pas un conte. C'est seulement l'histoire d'un jeune couple plein d'énergie, de foi dans l'avenir et qui a réussi à surmonter tous les obstacles amoncelés devant lui. Tous deux sont aux Beaux-Arts, elle dans un atelier de fresque, lui dans un atelier d'architecture.

L'aventure d'Elisabeth et de Gérard G... commença pendant les vacances de 1948. Avec 150 francs en poche, mais nantis d'une guitare et d'un carnet de papier à dessin, ils gagnèrent Marseille en faisant de l'auto-stop et, en se rendant utiles à bord, parvinrent à Alger. Ils visitèrent l'Afrique du Nord et l'Espagne. Pour vivre ils faisaient des portraits dans les rues et chantaient dans les cours. Rentrés à Paris, ils se marièrent, et comme la chambre de Gérard était trop petite ils obtinrent du propriétaire deux chambres contiguës, chambres de bonne au sixième étage (3.000 francs de loyer en tout). Ces trois pièces furent transformées en une grande salle de 6 mètres sur 3 m. 50 et une chambre. Avec l'aide de quelques amis, les cloisons furent abattues, les gravats évacués. Les murs furent peints et décorés. La jeune femme composa une fresque pour cette décoration. Les meubles furent aussi exécutés par Elisabeth et Gérard. Les chambres de bonne furent très vite méconnaissables. Une mansarde était devenue un « home » où deux jeunes époux se penchaient sur le berceau d'une fillette. Mais tout en réduisant autant que possible les frais il fallut emprunter et supprimer toutes sorties jusqu'à ce que le remboursement fût achevé. C'est chose faite désormais, et le sympathique ménage peut regarder avec satisfaction son jeune passé et l'avenir avec espoir.

Reportage photographique Gérard Billoin.

LA DÉCORATION DU LOGIS A ÉTÉ INSPIRÉE PAR LES SOUVENIRS DE L'ÉVÉNEMENT DE LEUR EXISTENCE : LEUR VOYAGE EN AFRIQUE DU NORD.

TANDIS QU'A RAMBOUILLET LES DIPLOMATES CHASSAIENT...

APRÈS LA CHASSE DONNÉE A RAMBOUILLET PAR LE PRÉSIDENT EN L'HONNEUR DU CORPS DIPLOMATIQUE : UN IMPRESSIONNANT TABLEAU !

EN REVÊTANT UN COSTUME SPORTIF, S. E. LE SARDAR MALIK, AMBASSADEUR DE L'INDE EN FRANCE, N'AVAIT PAS ABANDONNÉ SON TURBAN.

PARMI LES NOMBREUX HOTES DE MARQUE QUE M. VINCENT AURIOL AVAIT CONVIÉS, S. E. DAVID K. BRUCE, AMBASSADEUR DES ETATS-UNIS.

LES DEUX PETITS-FILS DU PRÉSIDENT, JEAN-CLAUDE (A G.) ET JEAN-PAUL AURIOL, QUI, POUR LA PREMIÈRE FOIS, CHASSAIENT A RAMBOUILLET, ADMIRENT QUELQUES-UNS DES FAISANS ABATTUS.

...ÉTAIT CÉLÉBRÉE EN L'ÉGLISE DE CHANTILLY...

DANS LA COUR DE CHANTILLY, LES CHIENS VONT ÊTRE BÉNIS. AU CENTRE, LE MARQUIS DE ROUALLE.

E BARON ELIE DE ROTHSCHILD AVAIT AMENÉ A LA CHASSE
ON JEUNE FILS NATHANIEL DÉJA EXCELLENT CAVALIER.

EN L'ÉGLISE DE CHANTILLY, PENDANT LA MESSE, UN SEUL CHIEN REPRÉSENTAIT TOUTE LA MEUTE.

...LA TRADITIONNELLE MESSE DE SAINT-HUBERT

PAR MARCEL IDZKOWSKI

La chasse à courre garde très heureusement ses plus anciennes et ses plus nobles traditions, aussi la messe de la Saint-Hubert fut-elle célébrée le 3 novembre avec son faste habituel en l'église de Chantilly, à deux pas de la belle forêt, rendez-vous d'équipages fameux.

Ce fut à l'intérieur de l'église une imposante et merveilleuse cérémonie, les trompes du Rallye Pique avant Nivernais sonnèrent tandis qu'à la droite de l'autel prenaient place le marquis de Roñalle et le comte de Coulombiers, maîtres d'équipage du Rallye Pique avant Nivernais et du Rallye Vallières, et tous les chasseurs en habits bleus ou rouges.

Après la messe, nous eûmes droit dans la cour du château de Chantilly à un spectacle d'une rare beauté. Dans ce décor, dont on sait la grandeur, les chiens de la meute furent rassemblés... et bénis selon une tradition qui remonte au moyen âge, puis les chasseurs enfourchèrent leurs montures et s'en furent dans la forêt avant que sonnât l'heure du départ.

Dans l'équipage nous avons remarqué le baron Elie de Rothschild, impeccable dans sa tenue rouge, et qui surveillait d'un œil attendri le plus jeune cavalier de l'équipage : son fils Nathaniel, cinq ans... mais voilà déjà plus de dix-huit mois qu'il monte à cheval, et il franchit maintenant les obstacles. Le jeune Nathaniel suivra la chasse pendant une heure puis s'en ira rejoindre sa nurse... au lieu de poursuivre le cerf !

Les équipages sont partis, les chiens ont été libérés et la meute cherche la piste, les cavaliers galopent, la pauvre biche est aux abois et les cerfs traqués ont laissé des traces qui faciliteront le parcours des chasseurs, les appels de cors s'entrecroisent... et ce sera tout à l'heure l'hallali avant la curée.

Photographies A. G. I. P., *France-Illustration* (H. Parnotte).

LA FRANCE PEUT ÊTRE FIÈRE DE SON ŒUVRE A MADAGASCAR

NOUS DIT

M. ALBERT SARRAUT

président de l'Assemblée de l'Union française.

A TANANARIVE, LE PRÉSIDENT SARRAUT PASSE DEVANT LE FRONT DES TROUPES. CI-CONTRE : SA PLUS RÉCENTE PHOTO DANS SON CABINET DE TRAVAIL.

DANS son cabinet de travail dont les murs tapissés de tableaux disent le goût éclairé de l'amateur, le président Albert Sarraut a bien voulu évoquer pour *France-Illustration* le voyage qu'il vient de faire à Madagascar, aux Comores et à La Réunion.

« Il m'a procuré tout d'abord, nous dit-il, le plaisir de la surprise et de la découverte. Car moi qui ai « bourlingué » aux quatre coins du monde, je n'avais cependant jamais mis le pied à Madagascar. Et je dois dire que j'en rapporte des visions d'une émouvante beauté. Les sites admirables foisonnent dans la Grande Ile et le voyageur trouve au cours de chacune des étapes qu'il parcourt des occasions de s'émerveiller.

» Si vifs soient-ils, ce n'était pas pour goûter les plaisirs du tourisme que j'avais entrepris cette randonnée, qui demanda pour être accomplie dans le temps assez court dont je disposais de très nombreuses heures d'avion. Comme président de l'assemblée de l'Union française, je tenais à me rendre compte de l'état d'esprit, des besoins aussi, des populations qui vivent sur les territoires que j'avais choisi de visiter. Le contact direct est, en l'occurrence, la meilleure méthode, et j'en ai largement usé.

» Le résultat a été excellent. J'ai pu discuter par exemple avec des partisans de l'indépendance à Madagascar et leur exposer combien la notion d'indépendance a perdu de sa rigueur par suite de l'évolution de la politique mondiale. Je leur ai montré comment les pays européens sont — et seront — obligés d'accepter des réductions de leur souveraineté propre pour participer au régime de l'association, de la communauté, de l'interdépendance.

— Les événements dont Madagascar fut le théâtre ont-ils laissé des traces ?

— L'apaisement s'est fait. On aime la France sincèrement, profondément dans l'Ile. A La Réunion, qui nous est liée par une tradition séculaire d'affection, l'amour de notre pays s'exprime, à chaque occasion offerte, avec une ferveur passionnée. Cela, on le sait. Mais je vous assure que l'attachement de Madagascar s'exprime aussi de manière fort touchante. J'en ai eu pendant mon séjour maintes preuves, et j'en ai ressenti beaucoup de fierté.

» Cet attachement doit être payé de retour. Il faut que les populations de ces terres lointaines sentent l'affection de la France. Et je dirai aussi sa reconnaissance. N'oublions pas les sacrifices qu'elles ont consentis à l'heure du danger. Aussi bien, poursuit le président Albert Sarraut, nous pouvons affirmer que la France a accompli là-bas une œuvre qui lui fait honneur. J'ai visité des écoles, des installations sanitaires. Il y a en matière d'enseignement, d'hygiène, de travaux publics, des réalisations tout à fait remarquables. Assurément l'œuvre est incomplète ; il reste à faire. Ce sera la tâche de l'assemblée que je préside d'obtenir du gouvernement, dans toute la mesure du possible, les crédits nécessaires. Car c'est une question d'argent. C'était aussi ma tâche d'expliquer aux intéressés les obligations impérieuses qui ne permettent pas à la métropole de leur apporter la plénitude de l'aide financière dont ils ont besoin.

— N'y a-t-il pas, pour Madagascar, un problème démographique ?

— L'Ile est à coup sûr insuffisamment peuplée pour sa superficie. A La Réunion, au contraire, éprouvée du reste en ce moment par la crise sucrière, la population a augmenté très rapidement et il en résulte quelque chômage. Rien de tel à Madagascar, qui pourrait nourrir une population beaucoup plus nombreuse. Cela ne va pas sans exciter certaines convoitises. Et cela pose un problème d'immigration que je voudrais voir étudier très sérieusement. Il y a place là-bas pour des Français ; si le climat de la côte convient assez mal aux Européens, les plateaux sont sains et fertiles.

— Quels sont les rapports économiques avec la métropole ?

— Madagascar est une acheteuse importante. Elle exporte déjà et le volume de ses exportations est appelé à augmenter sensiblement pour les denrées agricoles comme pour les produits miniers.

» Non, conclut M. Albert Sarraut, il ne saurait être question pour nous d'un abandon. De ce voyage, de l'accueil qui m'a été fait, je rapporte la conviction que Madagascar, les Comores, La Réunion doivent vivre et prospérer en union étroite avec la France. »

LE 11 NOVEMBRE, M. PÉRILLIER, RÉSIDENT GÉNÉRAL EN TUNISIE (A G.), AVEC M. CHENIK ET LES MINISTRES DE LA RÉGENCE A L'ARC DE TRIOMPHE.

PROBLÈMES DE LA PLUS GRANDE FRANCE

L'AVENIR DE NOTRE AFRIQUE DU NORD

Au fur et à mesure que l'accélération de l'histoire fait naître en Afrique du Nord de nouveaux problèmes, la France s'efforce de les résoudre en fonction des intérêts communs des populations.

Ces problèmes attirent plus particulièrement l'attention du fait que la Ligue arabe — de même qu'elle provoque maintes difficultés à travers le Proche et le Moyen-Orient — s'est efforcée de susciter une question « Afrique du Nord » en déposant une plainte devant l'O. N. U. contre le comportement de la France au Maroc.

On sait le sort qui lui a été réservé au palais de Chaillot. Le bureau de l'Assemblée a décidé de recommander l'ajournement de l'inscription à l'ordre du jour de la demande égyptienne. L'Angleterre et les Etats-Unis ont été d'accord avec la France pour cette recommandation. Aussi bien cette plainte de violation de la charte des Nations Unies ne résiste-t-elle pas à un examen de bonne foi.

On nous reproche d'exercer au Maroc, comme en Tunisie, une tutelle trop étroite sur ces pays de protectorat. Les leaders de l'opposition tunisienne ne font pas mystère de leurs revendications, et le gouvernement a été jusqu'à recevoir à Paris les représentants du gouvernement de la Régence, parmi lesquels figurait le secrétaire général du Néo-Destour. L'attitude française est donc fort éloignée de celle qu'on lui prête au Caire. Elle n'a jamais voulu et ne veut pas imposer sa volonté.

L'œuvre civilisatrice de la France dans ces territoires ne peut être mise en cause. Depuis notre venue les populations s'accroissent rapidement ; leur vie est moins précaire ; ce que nous avons fait pour le développement économique, dans le domaine sanitaire et pour l'instruction publique plaide suffisamment en notre faveur.

Il n'en est pas moins vrai que certains de nos meilleurs amis nous disent : « Hâtez-vous d'accorder plus d'indépendance aux peuples que vous gouvernez, sinon ils se détacheront de vous comme un fruit mûr se détache de l'arbre qui l'a porté. Vous perdrez le bénéfice de tous les efforts, de tous les sacrifices que vous avez consentis. »

Mais, dans le même temps, les porte-parole des 1.500.000 Français qui résident en Afrique du Nord, qui y ont leurs biens les plus précieux, qui seraient les premières victimes d'une indépendance conquise par la force, viennent à Paris mettre en garde nos services officiels, comme l'a fait une délégation des Français de Tunisie l'autre semaine. « N'allez pas trop vite, disent-ils en substance, sinon vous allez faire le jeu de quelques ambitieux qui, sous le couvert des principes démocratiques, ramèneront la féodalité à brève échéance. Quand la France a établi son protectorat sur la Tunisie et le Maroc, ces pays vivaient en effet dans l'asservissement. Les masses y sont encore trop illettrées pour qu'on puisse y instaurer un régime reposant sur le suffrage universel. Nos protégés ne sont pas encore mûrs pour se gouverner seuls. »

En fait, la Tunisie et le Maroc ne sont pas au même degré d'évolution politique et sociale. En Tunisie on peut espérer trouver un certain nombre de leaders politiques dans la classe moyenne. Ce n'est pas le cas encore au Maroc.

Dans l'un comme dans l'autre pays la France propose d'initier les masses à la vie politique dans le domaine *municipal* ; à cet échelon elles sont plus à même d'exprimer un jugement éclairé ; plus tard seulement elles seraient appelées à élire des représentants chargés de contrôler leur gouvernement sur le plan national. Les musulmans, eux, nous pressent de faire élire dès maintenant des conseils souverains à compétence nationale.

Les plus pénétrants des observateurs imaginent sans peine que les Européens d'abord, et les populations autochtones d'Afrique du Nord peu de temps après, feraient les frais de l'expérience si des leaders insuffisamment préparés aux affaires publiques avaient le pouvoir d'exercer sans frein des méthodes démagogiques de gouvernement. En fait, ils appliqueraient sans tarder les méthodes d'un gouvernement totalitaire.

Notre mission est bien de favoriser le développement des populations autochtones des pays d'outre-Méditerranée. Mais il faut d'abord les protéger contre eux-mêmes et contre ceux qui veulent les ramener dans la voie du chaos et de la servitude. Cette mission n'est pas incompatible avec la défense des intérêts français en Afrique du Nord. Bien au contraire.

HOMMAGE A UN VÉTÉRAN DE LA SCIENCE FRANÇAISE

IL Y A 50 ANS PAUL PORTIER DÉCOUVRAIT AVEC CHARLES RICHET L'ANAPHYLAXIE

PAR LÉON BINET,
DOYEN DE LA FACULTÉ,
MEMBRE DE L'INSTITUT.

DANS sa dernière promotion la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur a tenu à conférer le grade de commandeur au professeur Paul Portier, membre de l'Institut, pour célébrer le cinquantenaire de la découverte de l'anaphylaxie qu'il effectua avec Charles Richet. Cette haute distinction lui a été remise par le général Dassault, grand chancelier de la Légion d'honneur, en présence de nombreuses personnalités scientifiques.

De leur côté, l'Académie des sciences, qui vient de lui décerner le Grand Prix de médecine pour l'ensemble de ses travaux de physiologie, et l'Institut océanographique ont voulu rappeler cette fructueuse croisière scientifique effectuée en 1901 par le bateau laboratoire *Princesse-Alice-II*, de S. A. S. le prince Albert I[er] de Monaco.

C'est d'abord sur ce yacht, où, autour des îles du Cap-Vert, ils ont étudié l'action des extraits de physalie, c'est ensuite au laboratoire de physiologie de la Faculté de médecine de Paris, où ils ont travaillé sur les effets d'extraits d'actinie, que Charles Richet et Paul Portier ont démontré le fait suivant : à l'opposé de la notion d'accoutumance et d'immunité existe un état inverse, un état de sensibilisation qu'ils ont appelé l'*anaphylaxie*.

Sa réalisation expérimentale exige deux temps, deux actes : une injection préparante, sensibilisante, qui « marque l'organisme », et une seconde injection du même produit qui, à la condition qu'elle soit effectuée un temps suffisamment long après la première, déclenche, déchaîne des troubles qui peuvent être de la plus haute gravité.

Démontrée pour les venins d'abord, cette notion s'est ensuite étendue ; on a décrit une anaphylaxie sérique, une anaphylaxie locale, une anaphylaxie passive. Nous voudrions rester ici sur le domaine pratique, clinique, médico-chirurgical et souligner la *portée* de l'anaphylaxie.

Dans cette étude des états anaphylactiques ou allergiques une précaution s'impose. « Trop d'allergistes, précise Pasteur Vallery-Radot, ont tendance à considérer toute la pathologie sous l'angle de l'allergie. A l'opposé, trop de cliniciens sont enclins à négliger l'allergie. »

Efforçons-nous de demeurer, pour l'étude pathologique des états allergiques, sur un terrain bien établi, et abordons successivement les états *médicaux* et les états *chirurgicaux*.

Dans le domaine de la médecine, citons d'abord certains accidents anaphylactiques dus à l'emploi de sérum thérapeutique. Les bienfaits de la sérothérapie ne sont plus à décrire tellement ils sont évidents ; néanmoins il faut bien reconnaître des états morbides engendrés par leur utilisation. Citons le pseudo-phlegmon anaphylactique, réaction inflammatoire locale pouvant aboutir à une nécrose et engendrée par des injections répétées de sérum de cheval. Citons aussi les chocs graves provoqués par l'injection, sans préparation, d'un sérum chez un sujet qui en avait reçu déjà quelques années auparavant, la seconde injection étant faite par voie veineuse ou par voie intrarachidienne. Ces faits sont aujourd'hui classiquement reconnus.

Jetons plutôt un regard sur les états allergiques couramment observés en clinique médicale.

Dans le domaine des troubles respiratoires, le rhume des foins, le coryza spasmodique, la crise d'asthme traduisent un état de sensibilisation. Abordé par notre maître J.-P. Langlois dès 1906, magistralement étudié par Fernand Widal et P. Abrami, ce chapitre a été analysé avec soin par Pasteur Vallery-Radot, qui a inspiré dans son service des thèses de qualité ; ici, le pollen de graminées, de fleurs, d'arbres ; ailleurs, la poussière de farine, l'odeur de cheval ou de mouton, le poil du chat, ou bien encore l'absorption d'un aliment précis, comme l'œuf, sont à la base d'une telle manifestation.

Du point de vue digestif, on connaît les stomatites, les vomissements cycliques, les poussées d'entérite ou d'entéro-côlite d'origine allergique : l'anaphylaxie aux œufs, l'anaphylaxie au lait ont été observées et discutées par E. Lesné, Ch. Richet fils, Guy Laroche et F. Saint-Girons.

La peau est à l'égard de l'anaphylaxie une zone de choc, subissant le contre-coup de la sensibilisation ; l'urticaire est banale par sa fréquence ; l'œdème aigu dit de Quincke et certains cas d'eczéma relèvent de l'allergie.

Les migraines, quelquefois des attaques convulsives, des conjonctivites évoluant par crises, des poussées tensionnelles, des manifestations rénovésicales, des crises articulaires (rhumatisme allergique) sont aujourd'hui rapportées à l'anaphylaxie.

LE GÉNÉRAL DASSAULT, GRAND CHANCELIER, FÉLICITE LE NOUVEAU PROMU.

QUE dire de la répercussion de la notion d'anaphylaxie en chirurgie ?

En lisant le cahier inédit d'expériences réalisées en 1901-1902 par Charles Richet et P. Portier j'ai noté cette phrase concernant l'autopsie d'un chien mort d'anaphylaxie : *Un peu de sang dans le péritoine.* Ainsi, il y a, ou il peut y avoir, dans le choc anaphylactique une réaction péritonéale aiguë du point de vue anatomique. Dans notre laboratoire, dès 1936, Pierre Duval, Raymond Grégoire, Robert Couvelaire, Daniel Bargeton et nous-même nous sommes efforcés de démontrer la part de l'allergie dans des syndromes abdominaux aigus et dont la réalisation a été expérimentalement obtenue.

Il y a quelques mois l'attention n'a-t-elle pas été attirée sur l'appendicite allergique qui représenterait la moitié des cas d'appendicite aiguë ?

Des troubles aussi différents n'auraient-ils pas une base commune ? N'y aurait-il pas, dans ces cas tellement variés, une réaction humorale qui serait identique, une libération d'un corps chimique qui agirait sur tel ou tel tissu suivant les sujets ?

La preuve est faite aujourd'hui que lors du choc anaphylactique se réalise une décharge de diverses substances chimiques, en particulier de l'*histamine*, qui déclenche un effondrement circulatoire ; de plus, il y aurait mise en circulation d'*héparine*, dont le pouvoir anticoagulant est connu, d'*adénosine*, qui engendre une forte réaction de choc, et, enfin, d'une *substance à effet tardif*, jouant sur les fibres musculaires lisses.

Cette conception d'un syndrome humoral au cours des états anaphylactiques a conduit à une thérapeutique moderne par les agents antihistaminiques, qui sont à l'ordre du jour dans tous les pays et en France dans de nombreux laboratoires. A l'hôpital Broussais, B. Halpern en poursuit une étude détaillée dans le laboratoire du professeur Pasteur Vallery-Radot.

Ces lignes nous montrent que la notion d'anaphylaxie réalise aujourd'hui un édifice considérable avec des façades physiologiques, histologiques, biochimiques, médicales, chirurgicales et thérapeutiques. Or ce splendide monument repose sur des fondations solides qu'ont su creuser et établir Charles Richet et Paul Portier. Leur œuvre est capitale. Médecins et chirurgiens adressent à la mémoire de Charles Richet et à l'éminent savant qu'est Paul Portier l'hommage de leur admiration et de leur gratitude.

HENRY DE WAROQUIER. « MORS ET VITA » (1943).

LE SALON D'AUTOMNE ET L'HOMMAGE A HENRY DE WAROQUIER

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

Ce fut une ruée. Ils furent environ cinq mille à présenter leurs tableaux à l'examen d'un jury qui ne voulait en recevoir que quatre cents. Aimanter tant d'artistes, susciter tant d'envie, ce pourrait être la gloire de ce Salon. Mais cette bousculade est un phénomène psychologique qui, hélas ! ne sert point le prestige de la vie artistique de notre temps.

Lorsqu'au début de ce siècle des artistes dont les noms appartiennent aujourd'hui à l'histoire de l'art décidèrent de fonder un Salon d'automne, dont le principal but était d'accueillir une génération qui commençait à manifester une réaction contre l'académisme et l'art officiel, ils ne semblaient pas prévoir que cinquante ans plus tard leur Salon serait le rendez-vous d'autres conformismes. Nous les voyons ici se succéder en bon ordre, jusqu'au dernier-né : le « nouveau réalisme ». Au vrai celui-ci ressortit beaucoup moins à l'art qu'à la politique : il se manifeste sous la forme d'une imagerie hors d'échelle qui exploite avec simplisme les principaux thèmes de la propagande communiste. On frémit à l'idée que chaque parti pourrait un jour mobiliser ainsi les artistes et transformer le Salon en meeting. C'est un peu ce qui s'est passé. Plusieurs des tableaux les plus provocants (du point de vue politique) qui avaient été présentés auparavant à la critique ont été retirés par la préfecture de police le matin du vernissage. L'affaire fut exploitée largement par les intéressés, bien entendu : c'était le but recherché.

Les meilleurs envois se trouvent dans les premières salles, sans que nous ayons d'ailleurs à découvrir de révélation. Le portrait de Gide par Mac-Avoy, vert et bistre sur fond vert, est glacial à souhait. Desnoyer semble encore gagner en autorité. Chapelain-Midy expose une belle nature morte où des gris fort subtils mettent en valeur un rouge profond. Les paysages de Brayer sont toujours discrets et raffinés, tandis que Limouse fait éclater la nature sous le soleil. Couty est un peu fruste mais vibrant, et Le Molt, plus éteint, reste d'une parfaite distinction. Aujame fait apparaître un aimable fantôme dans un intérieur coloré avec des recherches attrayantes et singulières qui nuisent un peu à l'homogénéité.

Les deux grands paysages de Lestrille sont composés avec une sorte de lyrisme fort personnel. On goûte le précieux portrait d'Espagnole en noir, roux et rose de Roger Wild, les excellentes natures mortes aux vases de fleurs d'Henriette Groll, les fins paysages parisiens de Barbier et ceux de Grange, dont la clarté ne nuit pas à la vigueur.

Il faut mentionner des toiles de qualité comme celles de Roger Worms, Pressmann, de Rosnay, Jeanne Laillard, Terechkovitch, Cavaillès, Christianne Warnod, Andrée Soubert, Klein, Quelvée, Gerbaud, Bersier, ainsi que Bompard qui expose deux paysages de Port-Manech fort évocateurs.

Chez les peintres qui manifestent des tendances plus accusées vers l'expressionnisme ou l'abstraction domine le portrait de Villon ; on note les envois de Dominguez, de Vérité, une marine aux bleus contrastés de Theo-Kerg, une forêt — ou plutôt une synthèse de forêt — de Jean Cortot, une grande composition, éclatante et bigarrée, mais solide, de Patrix. La grande toile d'André Minaux qui représente des paysans dans la campagne révèle de sérieuses qualités picturales.

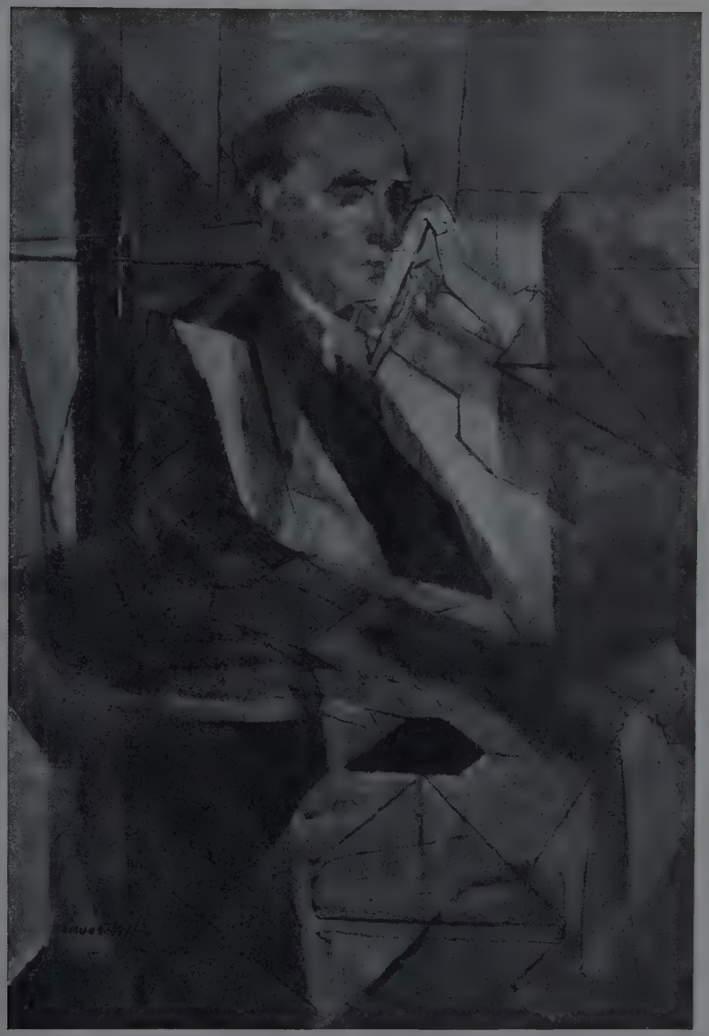
Le Salon d'automne a organisé une assez ample rétrospective de Georges d'Espagnat, peintre consciencieux, non sans valeur, mais douceâtre et floconneux, bien suranné au milieu des virulences au goût du jour.

CHAPELAIN-MIDY. « NATURE MORTE AU TAPIS ROUGE ».

YVES BRAYER. « PAYSAGE DES ALPILLES ».

Pour célébrer le bimillénaire une grande salle est consacrée à des artistes disparus qui ont chanté Paris. Cela va de Constantin Guys et de Daumier à Bonnard et à Marquet, en passant par Renoir, Dufrénoy, Laprade, Vuillard, etc. De beaux et grands noms. Mais tout paraît rassemblé et affiché au petit bonheur, sans choix, sans programme et constitue un ensemble fort disparate.

Un imposant et légitime hommage a été rendu à Henry de Waroquier. L'artiste a réuni cent vingt pièces datant de 1917 à 1946 qui méritent de retenir l'attention du visiteur. C'est l'œuvre de sa vie depuis le moment où il s'est dégagé des influences orientales, une œuvre dense, rude, altière, austère parfois jusqu'à la sécheresse. Le mot sincérité ne suffit plus lorsqu'on parle de Waroquier. Il semble livrer son âme, son esprit et sa chair même. Grâce à la force de son dessin il a conquis rapidement une autorité magistrale ; négligeant les modes, imperméable à l'influence de ses contemporains, il suit une ligne rigoureuse et ne s'écarte jamais de la voie toute de noblesse et de grandeur qu'il a choisie — ou plutôt que sa nature lui impose. En un temps où la plupart des créateurs cherchent à élaborer des constructions mentales ou des combinaisons plus ou moins gratuites de lignes et de couleurs Waroquier a d'autres ambitions ; il a voulu reprendre le flambeau des anciens pour célébrer avec une ardeur passionnée la dignité de l'homme et de son destin. Les objets-rêves de ses solennelles natures mortes, les paysages arides et pierreux — où, même lorsqu'il n'y figure point, nous sentons la présence de l'homme — ses personnages douloureux et déchirés, ses malades, ses morts, tout paraît déterminé par une sorte de puissance métaphysique qui nous fait penser au *fatum* antique. On ne s'étonne point qu'il considère la figure de *la Tragédie* conçue pour une décoration murale comme un sommet de sa production, qu'il en ait tant préparé la version définitive et que cette image semble depuis le hanter. Les dessins, les gravures, les tapisseries, les sculptures — celles-ci malheureusement trop rares ici, puisque l'artiste s'y consacre presque exclusivement depuis cinq ans — sont d'un admirable métier, car cet inspiré est un maître artisan. Cette œuvre ardente et grave, sans concession, parfois terrible, parfois rebutante, témoigne d'une intensité spirituelle et d'une foi dans l'importance de l'art qui commandent le respect et imposent l'admiration.



VILLON. « PORTRAIT ».

KISLING. « MYRIAM. »

UNE TOUTE RÉCENTE PHOTOGRAPHIE DE KISLING.

LA RENTRÉE DE KISLING A PARIS

VEDETTE du Montparnasse de l'autre après-guerre, Kisling avait quitté Paris pour New-York en 1940. Mais le souvenir n'était pas éteint des fêtes joyeuses qu'il donnait en son atelier de la rue Joseph-Bara, de sa gentillesse, de son sourire et de sa générosité légendaire. C'est avec une joie intense qu'il retrouva les amandiers et les tamaris de la côte méditerranéenne. Car son vrai climat, c'était sans doute moins celui de Montparnasse que celui de Sanary, où il avait fait retraite, toujours émerveillé par la mer, par les fleurs et par les Provençales.

Depuis douze ans voici la première exposition que Kisling fait à Paris. Il est resté étonnamment lui-même. Il aura vécu au milieu de ces Montparnos qui ne rêvaient que de démolir pour reconstruire à leur manière sans rien sacrifier de son culte linéaire pour la beauté des formes. L'Amérique ne l'a pas métamorphosé davantage. Les cimaises de la Galerie Drouant-David s'ornent de douces et graves images — strictement dessinées, encore que très personnelles — où la femme apparaît avec un rêve mystérieux dans le visage et vêtue avec simplicité de couleurs somptueuses. Des paysages, des bouquets nous disent le tendre amour de Kisling pour la nature.

B. C.

L'OPINION D'YVES GANDON

SUR « LES RADIS CREUX »

Avec *les Radis creux,* au théâtre de Poche, la littérature dite « prolétarienne » marque un point. J'allais écrire : la littérature conçue dans l'esprit de la lutte des classes, et j'aurais eu tort sans doute. M. Jean Meckert, à qui nous devions déjà un curieux roman de tradition naturaliste : *les Coups,* ne semble pas songer à la politique et, en tout cas, ne fait pas œuvre de partisan. Entre la lutte des classes et leur incompréhension mutuelle il y a une marge, et c'est justement cette incompréhension foncière, greffée sur l'incommunicabilité générale des êtres, qui intéresse l'auteur des *Radis creux.* Un bourgeois — petit ou grand — ne pourra jamais, selon lui, parler à cœur ouvert, se sentir en pleine harmonie de pensée avec un ouvrier : voilà son premier thème, et il est contestable.

En second lieu, M. Jean Meckert tient que la misère matérielle est le plus grand de tous les maux, et que « l'étouffement spirituel de deux filles » dans une famille soumise à tous les conformismes ne saurait être comparé au drame quotidien d'un chômeur. C'est vite dit. La misère matérielle accable; elle ne dégrade et n'avilit que ceux qui s'y abandonnent sans réagir. Diogène dans son tonneau reste un homme, et les sociétés modernes en prenant généreusement le parti des déshérités ont tort de ne songer qu'à la carcasse.

Cela posé, la pièce de M. Jean Meckert fait un peu penser à ce que j'appellerais volontiers du théâtre « brut ». Elle dégage un fumet de sauvagine. Le dialogue en est âpre, direct et touchant jusque dans ses trivialités et ses maladresses. Je n'aime guère que la jeune Madeleine déclare : « Mon mari, dont je n'ai plus de souvenance de la voix », et moins encore : « Il y a des fonds qu'on touche et qui vous tiennent lieu d'expérience. » Mais sa conviction désarme et triomphe le plus souvent des difficultés de l'expression.

Quand le rideau se lève nous sommes dans un cimetière. (Les cimetières se portent beaucoup cette saison.) Avec la complicité du gardien, le chômeur Albert fait pousser sur les tombes abandonnées des fleurs et même « de la légume » qu'il vend aux marchés de la zone. Ainsi le voyons-nous, à genoux, arrachant des radis sur une sépulture qui depuis cinq ans n'a reçu aucun visiteur. Et voici que se présente justement une visiteuse, Madeleine, la femme, ou plus exactement la maîtresse du défunt, violoniste mort à vingt-cinq ans. Sa famille s'était opposée à son union avec celui qu'elle a perdu. Elle en est devenue à moitié folle. Armée d'un tube de véronal et d'un très joli browning, elle a résolu de se tuer sur la tombe. Albert lui arrache les comprimés mortels et chapitre la désespérée qui se laisserait presque persuader, croyant que le chômeur fut un ami de son mari, lorsqu'elle aperçoit la plantation maraîchère. Il y a là un humour macabre qui évoque un Jarry inculte et d'autant plus efficace qu'il ne puise que dans son propre fonds. Madeleine, indignée, va fuir, quand arrive sa sœur Edith. Altercation entre les deux femmes. Edith n'a jamais connu l'amour. Elle est jalouse de sa sœur et s'efforce à lui démontrer l'absurdité de sa conduite. Madeleine, exaspérée, décharge sur elle son joli browning et s'enfuit.

Deuxième acte. La mansarde du chômeur, où nous le voyons entrer avec Madeleine. Celle-ci ne veut plus revenir chez ses parents, quoique Albert lui affirme qu'Edith n'a pas été atteinte. Echange de confidences entre la petite bourgeoise et le planteur de radis funéraires. L'entente est décidément impossible entre eux, malgré les bonnes intentions de l'hôte qui offre à la petite bourgeoise de partager son repas de nouilles et de gros rouge. Une voisine, qui perdit une main dans son travail d'ouvrière d'usine, entre et achève de soulever le cœur de la délicate Madeleine. Elle fuit en oubliant son sac. Tout cela est d'une patte un peu lourde.

Le troisième acte est le meilleur. Il se passe chez les parents de Madeleine. Bourgeoisie protestante, égoïsme et œillères, piété ostentatoire, Dieu nous l'a donné, Dieu nous l'a ôté, « familles, je vous hais », tout y est, et André Gide serait bien content. Le planteur de radis arrive dans ce milieu livré à toutes les conventions avec son franc-parler un peu gras, sa bonhomie épaisse et attendrissante. Il met hors de soi le père boutonné dans sa sécheresse de fonctionnaire bien nourri, mais fait entrevoir à Edith, excédée de son étouffante famille, qu'un homme, après tout, en vaut un autre, et la voilà prête à partir avec lui. Las ! Madeleine révèle à sa sœur les fantaisies légumières d'Albert, et la demoiselle se ravise : le chômeur accepte une récompense, et dégoûté de la bourgeoisie retourne à son taudis.

La pièce est très bien jouée par une troupe que l'exiguïté du plateau ne semble pas gêner le moins du monde. M. Etienne Bierry campe son chômeur horticulteur de cimetière avec une gouaille sombre bien proche de la vérité quotidienne. C'est un comédien de valeur. Mlle Marie-France Rivière est émouvante dans son rôle de petite bourgeoise qui colore un souvenir d'amour pour échapper à l'oppressante mesquinerie de son milieu. Silvia Monfort est à peu près parfaite, et j'en dirai autant de Marcel Cuvelier, d'Alice Reiche, d'Hélène Rodier et d'Henry Gaultier.

Ci-dessus, au Grand Véfour, le marquis de Cuevas vient de prononcer un speech devant S. M. la reine de Grèce. Ci-dessous, un finale de la revue de la Nouvelle Eve avec les girls.

Soirs de Paris...

De nos jours il est de bon ton de se faire voir... aux ballets. L'autre soir, à l'Empire, devant un parterre ébloui ssant, le marquis de Cuevas présentait sa compagnie et j'avais nettement l'impression que cette assistance super-élégante ne s'intéressait ni à la musique de Tchaïkowsky ni à la chorégraphie du regretté M. Petipa, mais aux prouesses sportives des exécutants. Dans une seule soirée que de pas de deux et de pas de trois pour satisfaire un public spécialisé et snob (les uns sont de vrais techniciens et les autres sont persuadés qu'ils le sont) ; et en plein ballet... voici que ces « aficionados » de la danse clament leur enthousiasme en poussant des cris perçants, comme s'ils applaudissaient le swing du boxeur à la mode ou le saut impeccable de la jument de Michèle Cancre au Jumping. Tout cela n'enlève évidemment rien au talent d'une Rosella Hightower ou aux merveilleuses apparitions d'un Serge Golovine (sans doute notre meilleur danseur actuellement), mais à ce train-là pourquoi ne pas supprimer les décors, les costumes et les arguments pour ne plus nous présenter qu'une vaste compétition sportive et chorégraphique ?

Après cette soirée triomphale le marquis de Cuevas organisa un souper intime (de deux cents personnes) au Grand Véfour, et S. M. la reine de Grèce, accompagnée du général de Boissoudy, fut la première à féliciter l'animateur de ces ballets et sa troupe.

C'est encore au Grand Véfour que nous nous retrouvâmes le lendemain à un déjeuner présidé par S. A. S. le prince Pierre de Monaco, qui avait réuni là les membres du jury du prix littéraire de Monaco, que l'on décernera en avril dans la principauté à un écrivain de langue

Au prix littéraire de Monaco, Marcel Pagnol, Mme Colette et S. A. S. le prince Pierre de Monaco. Ci-contre, MM. Georges Duhamel et Emile Henriot, de l'Académie française.

PAR MARCEL IDZKOWSKI

française. Le prix, d'ailleurs, en vaut la peine : un million de francs ! Le prince avait à sa droite Mme Colette, MM. Marcel Pagnol, Gabriel Ollivier, Léonce Peillard, Philippe Hériat, Emile Henriot, J. Chenevière et, à sa gauche, MM. Jules Supervielle, Gérard Bauër, Goudeket, Paul Géraldy, Roland Dorgelès et André Maurois. Présidant l'autre bout de table (face au prince Pierre) notre éminent collaborateur, M. Georges Duhamel, porta un toast à S. A. S. le prince Rainier III, qui « conduit les lettres et les arts dans leur difficile chemin ».

Les membres du jury échangèrent leurs vues... mais ils le firent si discrètement qu'aucune rumeur ne parvint jusqu'aux tables voisines, et les courriéristes littéraires se livreraient difficilement au jeu des pronostics s'il leur fallait désigner le favori du grand prix de Monaco.

La Nouvelle Eve a présenté sa nouvelle revue. Ce night-club vaut toujours par sa décoration, due à Maurice Gridaine, et ce spectacle est intitulé (en sous-titre) pour nos amis anglo-saxons *All about Eve*... Aucun rapport avec le film, on l'imagine volontiers, car ici Eve serait plutôt... comme à sa première rencontre avec M. Adam. Jean Marsac a écrit des textes pour habiller ces nus, mais l'auteur du spectacle — et non des dialogues — nous a paru manquer d'imagination, et sauf le trio Gypsys, que nous connaissons de longue date, et un aimable danseur à claquettes les attractions ne nous apportent aucun choc. Sans doute la direction de la Nouvelle Eve ne visait-elle pas si haut. Ajoutons pourtant que les costumes — et il y en a — sont parfaitement somptueux.

Photographies *France-Illustration* (Pierre Bizet).

L'OPINION DE DENIS MARION
SUR « DEUX SOUS DE VIOLETTES »

Ce n'est pas le premier film que Jean Anouilh met en scène puisqu'il y eut, pendant l'occupation, *le Voyageur sans bagages*, qui perdit à l'écran l'amère saveur qu'il conserve toujours à la scène, comme l'a prouvé une récente reprise; ni le premier qu'il conçoit directement pour le cinéma puisque ce fut d'une manière inopinée, à la veille du tournage, qu'il se substitua à Jean Grémillon pour diriger *Pattes blanches*, cette œuvre vilipendée par la critique et tournée en dérision par le public, mais que l'avenir placera, j'en suis convaincu, au premier rang, bien au-dessus des *Manon* et des *Marie du port*. Abstraction dûment faite de quantité de scénarios et de dialogues anonymes, ainsi que de *Monsieur Vincent* et de *Caroline chérie* qu'il a consenti à signer. *Deux sous de violettes* peut néanmoins être considéré comme les débuts, en tant qu'auteur de films, du plus grand dramaturge contemporain; il convient de l'en féliciter et de nous en féliciter, car ce n'est pas en formant de nouveaux Berthomieu et des disciples de Compannez que le septième art fera jamais des progrès, quelles que soient leur conscience professionnelle et leur habileté technique. En l'occurrence, Jean Anouilh a choisi le monde de ses pièces noires pour le porter à l'écran. Ce n'est probablement pas par hasard que l'héroïne de *Deux sous de violettes* s'appelle Thérèse comme celle de *la Sauvage* : elle lui ressemble comme une sœur; mieux, elle est sa sœur jumelle, comme celle de la Monime de *l'Hermine*, de la Jeannette de *Roméo et Jeannette*, d'Eurydice, d'Antigone et de la victime de *la Répétition*, dont j'ai oublié le prénom. Elle est d'une pureté sentimentale que toutes les sensualités qui la guettent et qui parfois triompheront d'elle ne parviendront jamais à souiller. Elle possède une fraîcheur enfantine qui change en douceurs sur sa bouche les gros mots qu'elle répète pour n'en avoir guère entendu d'autres. Son honnêteté morale la fait tomber dans les pièges que lui tendent la méchanceté et la veulerie d'autrui, et son courage l'en fait sortir meurtrie, sans une plainte et sans un regret. Thérèse est peut-être la plus déshéritée de toutes, car elle ne connaîtra pas ce grand amour qui soulève ses sœurs au-dessus d'elles-mêmes et les comble, ne fût-ce qu'un instant, quitte à les crucifier ensuite jusqu'à la mort, mais elle est digne de prendre sa place dans leur chœur.

En face d'elles, c'est le non moins traditionnel jeu de massacre. Toutes les têtes de Turc de l'auteur s'y trouvent rassemblées, pour autant qu'elles appartiennent au peuple ou à la bourgeoisie (la noblesse, l'armée et la finance ne doivent leur absence qu'aux limites du scénario qui n'aborde pas leurs milieux). Patron libidineux, patronne ronchonneuse, mère abusive et injuste, sœur pimbêche, frère fainéant, tante bigote et avare, oncle nouille, compagnes vicieuses, vieilles dames recuites dans la méchanceté et l'envie et, pour couronner la brochette, le jeune garçon qui méritera d'inspirer l'amour se révèle plus abject que les autres.

Pourtant, ici, nous sommes loin de compte. En dépit du propos délibéré, nous ne retrouvons plus la férocité joyeuse qui animait sur les planches ce genre de comparses. Sans doute étaient-ils déjà des marionnettes, mais pleines de paille et de son, repeintes de couleurs fraîches, affublées d'oripeaux cocasses, et l'on prenait plaisir à les voir traînées dans la boue, piétinées sauvagement et en fin de compte étripées en grande cérémonie. Dans *Deux sous de violettes* ces ganaches et ces larves ne sont plus que l'ombre d'elles-mêmes, elles ne nous arrachent ni un cri d'indignation ni un rire de mépris. Qu'on m'entende bien : je ne me plains pas que ce film noir ne le soit pas assez, tant s'en faut. Mais je regrette qu'aux caricatures outrées, mais poétiques à force d'exagération, succèdent des photographies qui restent plates en dépit d'une transposition voulue. Je ne puis me défendre de suspicion ; si Jean Anouilh a livré une protagoniste de première qualité, taillée de main d'ouvrier, il s'est contenté pour l'entourage d'une douzaine de figures de rebut, qu'il n'avait pas jugées assez bonnes pour son théâtre.

Le metteur en scène s'est entouré de la plupart de ses acteurs de prédilection et de quelques autres bons comédiens. Nul ne leur reprochera de ne pas avoir tiré de leurs rôles plus qu'il ne s'y trouvait, c'est-à-dire pas grand-chose. En revanche, il n'y a pas assez d'éloges pour saluer ce qu'a fait Dany Robin. Beaucoup de comédiennes — et des plus grandes — ont déjà interprété ce personnage dont il n'est pas excessif de dire qu'Anouilh y a mis son génie. Pour ma part, je n'en ai encore vu aucune qui s'y soit identifiée avec une telle perfection et une telle conviction. Sans doute Dany Robin y était-elle préparée pour avoir interprété sur la scène le rôle voisin de l'héroïne des pièces roses en créant *l'Invitation au château*. Par ailleurs, les films commerciaux où elle avait paru nous avaient édifiés sur sa présence à l'écran. Il n'en est pas moins vrai qu'avec *Deux sous de violettes* il est né beaucoup mieux qu'une étoile : une grande actrice qui demeure assez jeune et qui a assez de métier pour incarner le plus dangereux de tous les personnages, celui de la jeune fille.

En dépit de ses imperfections *Deux sous de violettes* mérite donc d'être marqué d'une double pierre blanche puisqu'il gagne au cinéma un grand auteur et révèle une extraordinaire comédienne.

PETITES CHRONIQUES

LE VILLAGE ATLANTIQUE

Après l'installation à Rocquencourt du *S. H. A. P. E.,* voici que vient de naître *S. H. A. P. E.-Village,* qui abritera le personnel de toutes nationalités employé par les services du général Eisenhower. Installée dans le domaine d'Hennemont, près de Saint-Germain-en-Laye, cette moderne agglomération fut commencée au mois de juillet. Dès à présent, dix-huit appartements sont prêts à être occupés. En inaugurant, le 31 octobre, *Shape-Village,* le général Eisenhower, qu'accompagnait M. Claudius-Petit, ministre de la Reconstruction, remit les quatre premiers appartements à quatre familles de sous-officiers : une américaine, une anglaise, une italienne, une française.

LE PRIX NOBEL DE LA PAIX

Pour la septième fois le prix Nobel de la Paix a été décerné, parmi vingt-huit candidats, à un Français, en la personne de M. Léon Jouhaux. Ancien employé allumettier, secrétaire général de la C. G. T. durant de longues années, le leader de *Force Ouvrière,* qui est également président du Conseil économique et président de la Confédération internationale des syndicats libres, représenta maintes fois la France à la S. D. N., à l'O. N. U. et dans les assemblées internationales. Il doit recevoir le prix, d'un montant de 12 millions de francs environ, à Oslo, le 15 décembre prochain.

« LA MADELON » A LA ROSETTE

Camille-Robert, compositeur de notre populaire et nationale *Madelon,* a été fait officier de la Légion d'honneur par le président de la République. Albert Willemetz, président de la S. A. C. E. M., a officiellement intronisé le récipiendaire.

Maurice Chevalier, membre de la S. A. C. E. M. en qualité d'auteur, était également reçu et consacré à cette occasion.

Dans son allocution, Albert Willemetz rappela la petite histoire de la « Madelon ». Il évoqua avec émotion le souvenir du parolier de la célèbre chanson : Louis Bousquet, trop tôt disparu, que son fils, Etienne Bousquet, représentait.

Et la petite fête se termina, chacun buvant joyeusement à la gloire de *la Madelon.*

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA CRISE RELIGIEUSE EN EUROPE ORIENTALE :

Conrad Vilnius, *la Croix à l'ombre du rideau de fer* (les Iles d'Or, 200 pages). Un tableau émouvant des persécutions dont l'Eglise est l'objet dans les pays soumis à la tutelle marxiste. L'auteur y met en œuvre une documentation et une expérience personnelles qui font de son livre un témoignage d'une autorité indiscutable. Presque toutes les constitutions de ces pays font de la liberté de conscience une loi de l'Etat. Mais l'interprétation de cette loi en est la négation la plus complète ; l'Etat y soutient l'église « comme la corde soutient le pendu ». Les condamnations de l'archevêque Stepinek et du cardinal Mindszenty, la séquestration de M^gr^ Beran ont soulevé l'indignation du monde chrétien ; elles illustrent le sort de dizaines de milliers de prêtres et de religieux que l'athéisme officiel condamne à choisir entre la prison et le schisme. C'est notamment le drame des catholiques uniates, contraints en Roumanie de rentrer dans le giron de l'église orthodoxe sous la menace d'internement ou de déportation — sans parler des procès d' « espionnage » montés de toutes pièces contre les réfractaires.

L'auteur passe en revue la situation des catholiques dans les pays baltes, en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Hongrie, en Bulgarie. D'ordre de Moscou les dirigeants s'efforcent de détacher le clergé de l'obédience du Vatican et de créer des « églises nationales » soustraites à leur hiérarchie naturelle.

Le catholicisme reste, en effet, dans cette partie de l'Europe le principal adversaire du marxisme, le seul qui lui oppose un front commun international de doctrine. Il y a, dans ses rangs, d'inévitables défaillances, mais tant s'en faut que les persécuteurs puissent donner la partie pour gagnée : témoin les foules qui, cette année encore, se pressèrent aux pèlerinages de Czestochowa en Pologne, de Mariapocs en Hongrie, de Levocha en Slovaquie.

Un exemple émouvant de cette résistance spirituelle aux forces d'oppression nous est donné par la communauté catholique qui est en train de se constituer en Sibérie, où les autorités soviétiques ont parqué près d'un million de croyants, dont cent mille Lithuaniens et de nombreux Allemands. « Une nouvelle église se crée, dans les conditions de dénuement que l'on imagine, mais qui porte, par sa souffrance et son invincible témoignage de foi, tous les espoirs de la Croix au delà du rideau de fer. »

LA POLITIQUE MAROCAINE DE LA FRANCE :

Colonel Justinard, *Un grand chef berbère, le caïd Goundafi,* préface du général Juin (Editions Atlantides, Casablanca, 267 pages). Ancien officier des affaires indigènes, le colonel Justinard évoque ici la figure d'un grand caïd berbère du sud marocain dont il fut l'ami et le confident.

Si Taieb el Goundafi fut l'un de ces chefs prestigieux et férus d'indépendance que Lyautey réussit à rallier à son œuvre de pacification, grâce à son ascendant et à son génie politique, la collaboration de ces « portiers de l'Atlas » qu'étaient les grands caïds épargna des effusions de sang et donna à la présence de la France le caractère qu'elle devait conserver : celui d'une association dans un esprit de progrès et de compréhension mutuelle. El Goundafi, nommé chef du Sous, tint le pays en paix et les dissidents en respect.

C'était un personnage de belle allure, dont le loyalisme ne se démentit jamais. Ses boutades étaient célèbres, on citait celle-ci : « Quand on a trop à dire, et trop en vain, on se tait ! »

Sa disgrâce survint en 1921 pendant une maladie de Lyautey. « Le maréchal a été malade, dit-il, et c'est moi qui suis mort. » Le gouvernement l'éleva à la dignité de grand-officier de la Légion d'honneur et lui conféra le titre de « grand caïd honoraire ». Il mourut dans sa retraite en 1928. A ses amis français il répétait cette belle parole : « La force que j'avais, je ne l'ai plus. Je vous l'ai donnée. »

ALBERT MOUSSET.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Les concours suisses sonnent le rassemblement des grands cavaliers occidentaux. Cette année le tournoi de Zurich réunit les champions de sept nations ainsi qu'un certain nombre de concurrents individuels. On galopait dans l'immense vélodrome de l'Hallenstadion, à Œrlikon, sur une piste de tourbe assez contestable. Banquette, rivière, obstacles importants. La France remporte avec brio les deux épreuves majeures. En selle sur Brun et d'Or le colonel des Roches de Chassay, sans faute au barrage en 48" 2/5, devance cent vingt participants dans le Grand Prix de Zurich, et le comte de Maillé, pilotant U. R. S. S., gagne le Grand Prix de Suisse, battant M. Goyoaga (Espagne) sur son fameux cheval Vergel. Le lieutenant-colonel Llewellyn (Grande-Bretagne) et le lieutenant d'Inzeo (Italie) figurent parmi les vainqueurs. M. Steinmann présidait. Au jury le colonel de Charrière de Sévery.

Le Jumping de Genève prit la suite de Zurich dans le palais des Expositions, plus vaste encore que notre Grand Palais des Champs-Elysées. Italie, Irlande, Angleterre, Suède, Belgique, Espagne, France et Suisse avaient répondu à l'appel du Comité. Que ce soit à Genève ou autre part, les premières places reviennent aux mêmes leaders. Le colonel des Roches de Chassay enlève le prix du colonel Chenevière avec Alésia, et l'équipe française, sous le commandement du lieutenant-colonel Cavaillé, est en tête de la Coupe des Nations avec 12 points, devant l'Italie, 27 points et la Suisse, 32 points. Le capitaine Rasmussen (Suède) est premier du classement individuel, sur Bogatir. Beaux parcours de l'équipe suisse qui s'est vaillamment défendue, le lieutenant-colonel Dégalier la dirigeait. Attractions nombreuses, les spahis de Senlis eurent un grand succès ; j'en dirai autant du quadrille des écuyers suisses en tenue du XVIII^e^ siècle. Genève fut très mondain, réception de la Ville, cocktail de M. Léopold Boissier, grand bal du concours hippique. Une organisation sans défaillance à l'honneur du colonel Pierre de Muralt.

TRÉ-HARDY.

LE LANCEMENT DU « FLANDRE »

Le plus grand navire construit sur chantier français depuis 1939 a été lancé, le 31 octobre, à 13 heures, aux Ateliers et Chantiers de France, à Dunkerque. Il s'agit du paquebot *Flandre,* de la Compagnie Générale Transatlantique. Après que M^me^ Jean Marie, épouse du président de la Compagnie Transatlantique et marraine du navire, eut brisé sur l'élégante coque blanche la traditionnelle bouteille de champagne, le *liner* glissa lentement sur le ber et entra dans l'eau.

Prenant ensuite la parole, M. Lefol souligna le bel effort des Chantiers de France, dont il est président, et qui seront, d'ici un an, en mesure d'entreprendre la construction de pétroliers de 40.000 tonnes. Dans sa réponse, M. André Morice, ministre de la Marine marchande, affirma sa volonté d'appuyer de toutes ses forces le magnifique effort de redressement accompli par notre flotte de commerce.

De ce redressement le nouveau paquebot, avec ses 20.300 tonnes et les 785 passagers qu'il transportera dès 1952, est l'un des plus tangibles symboles.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Les fêtes de Notre-Dame-de-Grâce à Cambrai

Cambrai vient de célébrer le V^e^ centenaire du culte de Notre-Dame-de-Grâce. C'est en effet en 1451 que le chapitre de la cathédrale de cette ville a accepté de placer dans la chapelle de la Trinité une image de la Vierge, qu'une tradition attribuait à saint Luc, rapportée de Byzance en 1440 par le chanoine Fursy de Bruille.

NÉCROLOGIE

Louis Piérard

Nous avons appris avec tristesse la mort de notre collaborateur et ami Louis Piérard, député à la chambre belge, décédé subitement d'une embolie durant un séjour à Paris.

Journaliste de talent et orateur brillant, il représentait depuis 1939, au parlement de Bruxelles, la population minière de Mons. Mais il menait de front son apostolat pour un socialisme humaniste, éloigné de tout sectarisme, et une activité intellectuelle qui s'étendait à tous les domaines de la pensée.

Ce grand voyageur, qui fut l'ami d'Albert I^er^, le roi-chevalier, et le familier des hommes d'Etat les plus marquants de notre époque, avait propagé à travers le monde, au cours de ses conférences, le goût de la culture occidentale. Membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises, collaborant à de nombreuses publications, il avait été porté également à la présidence du groupe parlementaire franco-belge. Il aura été sa vie durant un mainteneur de l'amitié entre les deux pays, le sien, qu'il aimait avec ferveur, et la France, dont il avait fait sa seconde patrie et où est venu mourir cet homme de cœur.

LA XXII[e] FOIRE DE DIJON GLORIFIE LES PRODUITS DU TERROIR BOURGUIGNON

INAUGURANT LA FOIRE, M. JEAN-MARIE LOUVEL TINT A S'ARRÊTER DEVANT CHAQUE STAND.

DIJON, ville au riche passé, offre à l'amateur un précieux ensemble de monuments et d'œuvres d'art. C'est aussi — et c'est l'autre aspect de sa renommée — une capitale gastronomique qui associe aux vins illustres de la Bourgogne une cuisine dont les gourmets, dès longtemps, se plaisent à célébrer les mérites. La foire annuelle de Dijon, dont la réputation s'étend au loin, rassemble en une synthèse savoureuse les produits du terroir. Ils sont présentés avec autant de goût que d'ingéniosité, et les visiteurs retrouvent chaque année avec émerveillement la Table de Lucullus couverte de victuailles. Aussi la Foire de Dijon est-elle un succès constant, et la XXII[e] a peut-être été plus réussie encore que ses devancières. M. Jean-Marie Louvel, ministre de la Production industrielle et de l'Energie, présida les cérémonies d'inauguration le 3 novembre. Il était entouré de nombreuses personnalités, dont le chanoine

CET ENFANT QUE FÉLICITE LE MINISTRE EST LE BENJAMIN DES CUISINIERS DE FRANCE.

Kir, député-maire de la ville, M. Haas-Picard, inspecteur général de l'administration, et le général Pfister, commandant la VIII[e] région militaire. M. Claudon, président du Comité de la Foire, les guida à travers les stands. Au banquet qui suivit, M. Louvel, dans son allocution, félicita Dijon de sa belle réalisation et de la place qu'elle a su conquérir, au premier rang de nos centres touristiques et économiques.

LA DÉGUSTATION « SUR PLACE » EST UN PLAISIR CHER AUX HABITUÉS DE TOUTES LES FOIRES.

UNE DES PLUS CÉLÈBRES SPÉCIALITÉS GASTRONOMIQUES DE LA BOURGOGNE : LES ESCARGOTS.

LE DEUXIÈME SALON DU TOURISME ET DE L'INDUSTRIE HOTELIÈRE AU PARC DES EXPOSITIONS

Le tourisme et l'industrie hôtelière sont aujourd'hui des activités d'un intérêt vital pour notre économie. Si la preuve de cette vérité était encore à faire, elle nous serait apportée par le 2e Salon du Tourisme, qui se tient actuellement au parc des expositions de la porte de Versailles. Toutes les régions de France, tous les territoires de l'Union française y sont représentés. Dioramas et photographies évoquent leurs paysages et leurs monuments. La spécialité de chaque province, de chaque ville est mise en valeur avec un art consommé.

Ouvert dès le 31 octobre, le Salon fut inauguré le 6 novembre par M. Laniel, ministre d'Etat, que l'on voit ci-dessus devant le stand « Perrier ».

Paris n'est pas oublié : il a son pavillon. Air France, dont les lignes portent à travers le monde le renom de notre pays, est également représenté.

Et les diverses manifestations — fêtes folkloriques, projections de films, dîners gastronomiques — qui accompagnent le Salon ne contribuent pas peu à son succès.

LE VOL DES VOITURES

Ce problème est toujours à l'ordre du jour et pourtant c'est un des seuls qui soient en voie d'être résolus. Les vols de voitures sont en forte régression ; ne serait-ce pas le fruit de la généralisation de l'utilisation de certains antivols ?

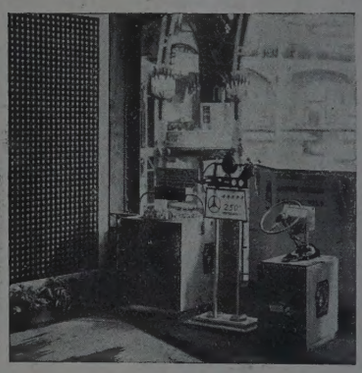
Lors du dernier Salon de l'Automobile les stands Neiman attiraient la grande foule. Pour démontrer la sécurité de ses antivols automatiques, montés depuis 1932 sur un nombre toujours croissant de marques de voitures, tant françaises qu'étrangères, la grande firme spécialisée présentait sur une maquette un antivol dont le pène subissait la traction d'un dynamomètre à 250 kilos, force équivalente à celle de cinq athlètes... L'antivol ne se rompait pas. A côté, un plateau de six cent cinquante clés (une série en comporte le double) — à l'exception d'une, aucune n'ouvrant l'antivol — avait un diamètre de 80 centimètres... Quel voleur pourrait transporter un tel trousseau ?

Sur le même principe Neiman présentait une nouveauté : l'antivol automatique pour voitures ayant la commande sous le volant, pouvant bloquer le levier de vitesse.

A côté, ses nouvelles serrures de précision pour portières et malles (une seule clé par voiture).

Au Salon du Cycle les antivols vélos et motos et sa suspension caoutchouc rencontraient la faveur habituelle.

En s'engageant à rembourser toute voiture volée équipée de son antivol au prix coté dans l'Argus, sous la seule condition que la voiture ait été volée sur la voie publique en France et que la clé de l'antivol ait été retirée en position « stop », Neiman a d'ailleurs prouvé, mieux que par tout autre moyen, la certitude qu'il a de la qualité de ses productions.



PRODUCTIVITÉ

Ce mot, resté si longtemps dans l'ombre, est tout à coup devenu le mot magique, le mot vedette. Dans tous les domaines la productivité est à l'ordre du jour, mais la difficulté de la réaliser n'est pas partout la même. Mécanisation, modernisation, rationalisation et méthode sont ses plus fidèles auxiliaires. En matière de productivité dans le travail de bureau nous avons eu une démonstration éclatante au récent Salon de l'équipement de bureau, où les matériels et machines modernes, les présentations de méthode d'organisation se côtoyaient. Nous en avons d'ailleurs déjà donné un aperçu dans notre numéro du 20 octobre et par manque de place nous n'avons pu commenter la photographie que nous avions choisie pour illustrer ces principes. Dans la réalisation de son bureau, Y.-A. Chauvin, maison-pilote en matière d'organisation, a recherché non seulement le gain de place, mais la multiplication des surfaces susceptibles d'être nécessaires à un chef d'entreprise ou à un chef de service, de façon qu'il ait à portée de la main le maximum d'objets ou d'éléments indispensables. Pour cela des boîtes métalliques standard judicieusement compartimentées, avec des glissières permettant le coulissement de plateaux, ont été fabriquées en série. De même un certain nombre de tiroirs gainés ont été conçus pour des utilisations plus spécialisées : outillage, petit matériel de bureau, matériel de dessinateur, etc. Chaque chose ainsi a sa place, plus de dérangement ni de geste inutile, plus de perte de temps : efficacité, productivité...

BON GRATUIT

La Cie française de la Gde CHARTREUSE à Voiron (Isère)

adressera un carnet pour la marque du bridge ou une artistique brochure reproduisant les vieilles estampes les plus originales sur la Grande CHARTREUSE. (Joindre à ce bon 15 fr. pr frais d'envoi.)

Domaine de Mauvanne

le Grand Rosé de Provence

se boit glacé en hiver et en été

Quelques Références :

MAXIM'S, CAFÉ DE PARIS, BERKELEY, DOUMEL, ASTOR, LE SELECT, AUBERGE DU FRUIT DÉFENDU, ETC....

A MONTE CARLO GRAND HOTEL DE PARIS

A NEW-YORK RESTAURANT TWENTY-ONE

POURQUOI SOUFFRIR ?

L'ONDE VITALE

BIPLAK

Cataplasme électronique

APPORTE SOULAGEMENT ET BIEN-ÊTRE DANS LA PLUPART DES CAS DE

ENTORSES, ARTHRITES
NÉVRALGIES, NÉVRITES
RHUMATISMES

Souverain également pour les affections du système nerveux

AFFAIBLISSEMENT NERVEUX
INSOMNIES, AMNÉSIES, MIGRAINES
IMPUISSANCE, INCONTINENCE
PARALYSIES, POLIOMYÉLITE

BIPLAK

EST A LA PORTÉE DE TOUS L'APPAREIL : 2.000 FRANCS

EN VENTE : PHARMACIES ET GRANDS RAYONS D'HYGIÈNE

Adressez demandes de documentation à

Service RADIO-MÉDICAL
1, Chemin de La Turbie, MONACO

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ét. Me **Dardel**, not., Boos, près Rouen (S.-I.). Adj., 27 nov., 14 h. 30, étude. **Imm. à Igoville** (Eure). *1er lot :* **FERME**, 29 ha 71 a, louée 49 qlx 50 et D. de guerre. **M. à p. 3.000.000 fr.** *2e lot :* **Bois taillis et futaie, pavillon : 14 ha 89 ca** et D. de guerre. **M. à p. 2.000.000 fr.** *3e lot :* **Bois**, 7 ha. **M. à p. 240.000 fr.** Fac. réunion. Vis. mardi, 14 à 18 h. Sam., 8 à 12 h.

CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi 20 novembre
21 h. (Kiesgen-de Valmalète)

Société Philharmonique de Paris

Quatuor belge de Londres

Schumann - J. Absil - Fauré

GALERIE

Gal. Vve Edm. Guérin et Cie
17, rue de la Paix

PERRAULT-HARRY

jusqu'au 23 novembre

LES SPECTACLES

TH. des VARIÉTÉS

SACHA GUITRY

UNE FOLIE

ATHÉNÉE

ARSENIC ET VIEILLES DENTELLES

de Joseph KESSERLING

avec la collaboration de Howard Lindsay et Russel Groux. Adaptation française de Pierre Brive.

avec MARCELLE GÉNIAT

Soirée à 21 h., dim. et fêtes à 15 h. Relâche le jeudi. — Location ouverte

Comité de Direction : Président : Vincent Delpuech. Directeur : G. Cahen-Salvador. Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire. Georges Oudard Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54 Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19 Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale»

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualités » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

POUR LES COTONS IMPRIMÉS

Infroissables

GOÛT
QUALITÉ
CRÉATIONS

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★ MARQUE DEPOSEE

DEC 1 2 1951

RIVOIRE & CARRET

LE MACARONI RIVOIRE ET CARRET SE MANGE ÉLÉGAMMENT